

À coups de marteau

Table

À coups de marteau.....	1
Rêve.....	3
Le bras armé de la philosophie.....	3
Experts et animaux.....	3
Ordinateurs.	4
Explosion.	4
<i>Étonnement.</i>	5
Regarder loin.....	5
Omniprésence	5
André Leroi-Gourhan.....	5
Gilbert Simondon.....	6
Innover	6
Exceptions.....	7
Technique V	8
Ramollissement	8
Vérité et travail	9
Dieu se moque	9
Et elle trouve.....	10
Technicien.	11
Purisme	11
Logiciel libre.....	12
Cinquante	12
Grève.	12
Hiroshima.....	13
Unicité.....	13
Sentiers qui mènent quelque part.	14
Malgré.	17
L'autre hémisphère.....	17
Efficacité.	17
Binaire.....	17
Artificiel	17

Animaux.....	17
Tricherie ?.....	18
Infini.....	18
Le reste.....	18
Science I	19
Science II.....	19
Science III	20
Science IV.....	21
Science et sciences humaines	21
Immatériel.....	22
Inanité.....	23
Prévoir.....	23
Dogmatiques.....	23
In electricitate veritas.....	23
Progrès I.....	23
Innovation.....	24
Laudatores temporis acti	24
Possibilité	24
Mots.....	25
Les réseaux de la raison.....	25
Idées	26
Abstraction.....	27
Discours.....	27
Généralisation	28
Classification I.....	28
Classification II	29
Travail	31
Fondamental	31
Point de vue privilégié.....	33
Profondeur.....	34
Monde.....	34
Niels Bohr.....	34
Assimilation.....	34
Totalité.....	35
Le meunier.....	35
Musique	36

Organisation.....	36
Photographie.....	36
Hommes de touches.	37
Ordre et pollinisation.	37
H et O.	37
Détail, mon cher détail, ma déchirure, ne t'en vas pas !	38
L'informatique est foncièrement conservatrice.	38
Informatique platonique.....	40

Rêve

Je rêve d'une *informatique-traversier* pour le passage du Nord-Ouest. Pour relier science et culture. Pourquoi ? Parce que je la connais, un peu. Parce que je connais ses exigences intellectuelles et son allergie au n'importe quoi. Parce que je connais la richesse de ses ancrages au monde et la poésie de ses inventions.

Parce qu'elle est autant allergique à la raison desséchée qu'au choix maladroits.

Je la vois noyer les gens pas assez rigoureux dans le verbiage ou dans les débris de programmes inachevés. Je la vois brûler les paresseux et les opportunistes dans l'enfer économique et la servitude au passé.

Le bras armé de la philosophie.

Un vieux philosophe, ami de longue date, me demanda :

- Qu'est-ce que l'informatique ?
- Le bras armé de la philosophie, lui répondis-je

M'entourant de son bras paternel,

- Tu es un informaticien invétéré, me dit-il.

Un vieil informaticien, ami de longue date, me demanda :

- Qu'est-ce que l'informatique ?
- Le bras armé de la philosophie, lui répondis-je

Me posant sa main sur l'épaule,

- Tu es un philosophe invétéré, me dit-il.

Un adolescent, presque un ami, me demanda :

- Qu'est-ce que l'informatique ?
- Le bras armé de la philosophie, lui répondis-je

Éclairant ma journée d'un sourire somptueux,

- Cool ! Cria-t-il.

Experts et animaux.

Les experts savent, mieux que les autres, faire des « choses », mais ils ne peuvent pas transmettre leurs compétences avec des concepts sinon dans des termes qui les réduisent à des recettes ou à des banalités. Si vous demandez à un informaticien expert ou à un grand médecin comment ils ont pu prévoir les conséquences de leurs interventions avec une telle assurance, ils seront incapables de le faire. Toute « vraie » connaissance est une « connaissance tacite » qu'on peut apprendre seulement en imitant, en observant, en se « mettant dans les choses » et en ayant eu, dans le ventre

de sa mère, une bonne formation préalable. L'expert a le corps et l'âme fusionnés dans une tâche où il n'y a pas d'espace pour la réflexion, où, dans une espèce de nécessité divine, un acte suit l'autre comme le tonnerre l'éclair. Il est complètement dans le présent de l'action comme les animaux. Est-ce une ironie de l'histoire si les humains qui ont le plus de connaissances redeviennent des animaux ? Est-ce paradoxal ? Seulement en apparence. Ce qui continue à différencier les animaux des humains c'est que ces derniers montent à l'animalité avec une échelle conceptuelle qu'ils laissent tomber dès qu'ils sont bien installés sur le toit de la connaissance. Mais le détour pas la pensée conceptuelle permet à l'espèce humaine de toucher à tous les domaines, devenant ainsi l'espèce qui est la synthèse de toutes les autres. C'est sans doute là, leur supériorité... Est-ce que le philosophe est un expert du monde des idées ? Un chien dans la chasse à courre du vrai ? Non. Et, tous les chiens qui musent dans le terrain vague de la culture, affichant l'étiquette de penseurs, ne sont que des professeurs.

Ordinateurs.

Dans le *New York Times* : « Toutes les sciences deviennent science des ordinateurs. » Étonnant ? Certainement pas si on enlève à la phrase un peu de l'éclat et de la simplicité propres à un titre de journal. Poussée par le moteur des mathématiques, la science moderne a accéléré l'efficacité de la réflexion sur la nature. Et les ordinateurs, fleuron des mathématiques, ne font que continuer le travail. Rien de nouveau dans la culture occidentale.

Ordinateurs et tableaux. Est-ce un Raffaello ? Selon Nicholas Turner¹, non, selon d'autres experts, oui. Comment savoir si c'est un vrai ? Une méthode artisanale consiste à mettre le tableau pattes en l'air pour essayer de ne pas être aveuglé par la signification de l'ensemble² (par la *gestalt*, pour le dire avec un terme plus scientifique). La méthode scientifique consiste à analyser avec un ordinateur les données brutes que fournissent des instruments d'analyse de l'encre et du papier. Dans les deux cas on trouve la « vérité » en partant de données sans sens. Le sens qui cache la vérité ?

Oui, celle qui est scientifique.

Il y a autre chose : qu'importe la vérité pour le visiteur du *Paul Getty Museum* qui jouit devant la plaque sur laquelle est écrit Raffaello !

Ordinateurs et mises à pied. Depuis des années c'est toujours le même débat : est-ce que les engagements dans les industries de pointe compensent les pertes d'emploi dans les autres secteurs ? Les « oui » et les « non », plus ou moins bien justifiés et statistiquement prouvés, se chamaillent. Ce qui devrait être évident c'est que si les ordinateurs ne sont pas un instrument pour nous libérer du travail, ils sont inutiles. Plus qu'inutiles, dangereux. Mais, quoiqu'en disent les tenants de l'économisme (libéral ou étatique), il a été créé pour cela et, si on s'engage pour favoriser les mises à pied, on a une chance de se retrouver sur pieds.

Explosion.

La nature, aidée par les hommes, s'est dotée de machines qui intègrent les structures linguistiques les plus abstraites ; elle a fait un saut. Les ordinateurs, en tant que support de la logique, permettent d'éviter les pièges d'une mythification du noyau « raisonneur » du langage, de son noyau dur. Quand l'homme, tout en continuant à habiter le langage, en réifie une partie dans la

¹ Ex-responsable de la section Renaissance du musée Paul Getty, licencié car il mettait en doute l'authenticité d'un certain nombre de tableaux achetés par le musée.

² Méthode dont je doute qu'elle soit efficace pour la peinture abstraite.

technique, il fait bien plus que de se libérer des raisonnements ennuyeux : il permet au langage, débarrassé des contraintes productives et communicationnelles, d'exploser. La technique comme détonateur de la poésie. Qu'importe que cette explosion crée de nouvelles structures psychiques, biologiques ou sociologiques qui seront exploitées par la production et la communication à venir ! Il y aura toujours de nouvelles gargousses.

Étonnement.

Cette considération de Proust « l'étonnement nous est souvent donné de rencontrer des abstractions réalisées » s'applique parfaitement à l'informatique, quand la machine que l'on vient de programmer interagit avec le réel comme nous l'avions « abstraitement » pensé.

Il s'agit de quelque chose qui s'apparente à l'étonnement dont parle Platon. C'est l'étonnement qui, comme pour Théétète, est le prélude au « vertige » devant l'abîme que les mots creusent. Le vertige de découvrir ce qui est au-delà des mots, ce qui est au-delà de la mécanique, ce qui unit déterminisme machinique et liberté des paroles. Il y a beau avoir trente ans que vous écrivez des programmes, coté étonnement, rien ne change. Quand, après des mois de discussions et d'écriture, vous branchez l'ordinateur à un alternateur et « tout » fonctionne pendant quelques minutes, avant que la satisfaction ne s'installe, vous êtes envahis par une bouffée d'étonnement. Vous n'en croyez pas vos oreilles. Et pourtant, la machine-ordinateur et la machine-alternateur se « parlent ». Comment se fait-il que, rien qu'avec des mots, l'on puisse agir sur la réalité physique ? la plier à son vouloir ? Que les mots soient des « outils » très puissants pour agir sur les humains n'a rien d'étonnant : c'est la banalité du monde ; mais que ces mêmes mots puissent modifier le comportement d'objets sans vie relève de la magie. Rien que des mots et l'alternateur démarre selon les règles établies, rien que des mots et le disjoncteur se ferme et s'ouvre trois fois avant d'attendre que le défaut ne disparaisse.

Rien que des mots. Rien que des mots ? Rien que des mots qui nous font sauter par-dessus l'abîme qu'eux-mêmes ont creusé.

Regarder loin.

L'abstraction aride, souvent opposée avec un sans-gêne impressionnant, à un concret fertile et vivant est — drôle de monde ! — la matrice tonique de la technique qui bouffe du concret à longueur de journée. Abstraction dite justement aride, quand, le regard vitreux dirigé vers le but, elle ignore l'exubérance du détail et la vitalité des moyens pour les écraser avec ses panzers sans âme. Injustement dite aride, quand, consciente de la puissance du réel, elle renonce à l'enfantin *tout et tout de suite* pour savourer, tout de suite, cela oui, une partie et laisser le reste à l'après. Oui, l'esprit des hommes a l'épargne incorporée et, quoiqu'en pensent les romantiques de tout acabit, ceci ce n'est pas nécessairement un mal : souvent, regarder un peu plus loin que le bout de son nez peut aider à ne pas confondre l'odeur de sa merde avec le parfum de l'aubépine. Et puis, en cette époque de replis intimistes, on doit reprendre en main le *regarder loin* si on ne veut pas que d'autres, ceux qu'on n'appelle plus *ennemis*, mais qu'on continue à ne pas aimer, s'en approprient.

Omniprésence

L'ancien dieu était omnipuissant et omniscient. La technique est omniprésente ce qui la rend omniscient, ouvrant ainsi la porte à l'omnipuissance.

André Leroi-Gourhan.

André Leroi-Gourhan dans *Le geste et la parole* écrit : « *En effet, depuis le Paléolithique supérieur [...] le monde des symboles (religieux, esthétiques, ou sociaux) a toujours hiérarchiquement prévalu*

sur le monde des techniques et la pyramide sociale s'est édifiée de manière ambiguë en donnant la prééminence aux fonctions symboliques sur la technologie, pourtant moteur de tout progrès. » De quoi donner envie aux techniciens que nous sommes de se rebeller. Assez, les sciences humanistes ! Gare à vous, les littérateurs ! Des centaines de milliers d'années de prééminence vont se terminer dans le... le... Pas dans le sang, quand même !

À propos de sang : le monde militaire où se trouve-t-il ? Dans les symboles ou dans la technique ? Beaucoup de gestes dans les armées, mais aussi beaucoup de symboles — nos voisins les Japonais parlent même d'arts martiaux. Ceux qui suivirent Alexandre, César, Gengis, Charles XII, Napoléon ou Hitler eurent et subirent des gestes horrifiants enveloppés dans des symboles, hélas ! souvent séduisants et rassurants. Probablement pour Leroi-Gourhan le monde militaire n'est pas un monde, mais un simple recoin du monde social. Quel recoin !

« ...*pourtant moteur de tout progrès* », pour Leroi-Gourhan, le progrès avait une valence positive. C'est du passé, pour nos humanistes à la pensée gelée.

Entendez-vous dans les écoles
Mugir ces féroces grimauds ?
Ils portent le sang des mots
Dans vos engrenages frivoles

Gilbert Simondon.

« La culture doit être contemporaine des techniques, se reformer et reprendre son contenu d'étape en étape. Si la culture est seulement traditionnelle, elle est fautive, parce qu'elle comporte implicitement et spontanément une représentation régulatrice des techniques d'une certaine époque ; et elle apporte faussement cette représentation régulatrice dans un monde auquel elle ne peut s'appliquer. » J'aimerais que mes amis sociologues et science politologues lisent ces mots de Gilbert Simondon, pas nécessairement pour qu'ils changent d'avis par rapport au démon de la technique qui leur fait tellement peur, mais afin qu'ils s'abandonnent, pendant quelques instants, à une autre façon de réfléchir. Je pense en particulier à un ami qui aime pratiquement toutes les machines qui existaient quand il était enfant, mais après... c'est la cata. Les ordinateurs, par exemple, rendent le monde un monstre à calculer. Et la télé ? La télé endort même les esprits les plus vifs. Elle tue le désir de l'autre. Et les jeux ? Maintenant sont virtuels. Tout est virtuel... tout est possible... plus de normes durables...

Après son enfance, la technique génère des machines qui engendrent des besoins qui demandent des machines qui créent des exigences qui produisent des machines qui... qui détruisent la tradition. En ce temps-là, la technique était solide, bien installée. Rien d'éphémère.

La nostalgie pour le monde de l'enfance que papa et maman rendent si solide, n'est-ce pas une caractéristique très humaine ? Sans doute.

Innover

Est-ce que l'Occident serait en train de démontrer que tout ce que Nietzsche a dit sur la peur diffuse et angoissante des phénomènes qui dépassent l'homme comme étant le moteur de la technique est faux ? Est-il possible que la technique, censée nous rassurer et nous libérer de la peur, soit devenue sa source principale ? C'est possible. C'est tellement possible qu'on pourrait considérer la peur des effets collatéraux des innovations comme l'un des traits caractéristiques de l'Occident actuel. L'écologie a énormément contribué à créer cette culture de peur : née pour contrer l'excès de confiance de l'homme dans ses capacités de transformer la nature, elle est devenue une religion qui fait confiance en tout ce qui est non humain et considère l'homme

comme un trouble-fête dans la jouissance de la nature³. L'excès de confiance qu'on avait en l'homme s'est transformé en excès de confiance en une nature disneyenne qu'il suffit de respecter pour qu'elle nous comble de cadeaux. Comme si l'homme n'était pas nature. Comme si les machines n'étaient pas nature. Comme si la nature non humaine n'était pas indifférente au bonheur des humains.

On invente le DDT pour tuer les moustiques, mais la nature se venge et on le retrouve dans le thé de cinq heures ; on invente les avions et voilà qu'ils lâchent une bombe atomique sur une ville ; on construit des télévisions et la jeunesse africaine passe des heures à regarder *Loft Story* ; on crée Internet et voilà que les pédophiles s'en servent à satiété ; on invente le moteur à combustion interne pour libérer les chevaux de l'esclavage et voilà que l'air des villes est irrespirable et que des milliers de jeunes se tuent dans des boîtes de métal ; on singe la nature-nature en faisant des engrais qui peuvent donner du pain aux affamés et voilà que les terrains brûlent. Si dans tout ce que la science et la technique ont fait jusqu'à présent il y a toujours eu des côtés négatifs, comment ne pas penser aux effets cachés lorsqu'on nous parle d'innovation ? Il faudrait vraiment être bête pour ne pas imaginer des effets pervers qui risquent de rendre la vie impossible non seulement pour nous, mais aussi pour les générations futures.

On ne peut pas nier qu'il y a eu, qu'il y a et qu'il y aura des conséquences inconnues de l'innovation. Ce qui est troublant, c'est que personne ne pense que, parmi les conséquences inconnues (ou plutôt non voulues), il pourrait y en avoir des positives ! Ce qui est troublant, c'est que la peur de l'innovation est contagieuse. Du « pas d'OMG parce qu'on ne sait pas ce que les modifications génétiques peuvent entraîner » à « pas de changement de régime⁴ politique parce qu'on ne connaît pas les " vraies " conséquences », le pas est court. L'appel d'Ulysse qui ouvre les portes de la Renaissance : « *Considérez votre semence :/Vous ne fûtes pas faits pour vivre comme des bêtes/,Mais pour suivre vertu et connaissance* »⁵ est presque inaudible sur la barque occidentale. Et ceux qui l'entendent sont surtout sensibles au spécisme de Dante, ils se moquent de la vertu (de la force d'âme, du courage) et confondent connaissance avec livres ou Internet. Rien d'étonnant qu'en 2003 le gouvernement français ait identifié comme étant à haut risque un peu plus de 600 entreprises. Un pas en avant pour la sécurité nationale et pour les assurances. Il n'y a pas que les usines qui sont à haut risque. Les femmes aussi, dès qu'elles acquièrent une certaine indépendance, dès qu'elles ne dépendent pas, comme les enfants, des hommes, dès qu'elles décident comme des « grandes », elles créent des zones de turbulence où les effets collatéraux sont imprévisibles.

Exceptions

La technique n'admet pas d'exceptions. Même les plus grands avocats de la singularité n'ont jamais réussi à éviter la peine de mort pour les choses « uniques ». Dans le meilleur des cas (du point de vue des avocats), l'attente dure quelques mois, dans le pire l'absorption de la singularité suit incontinent son apparition. La technique vit en avalant tout ce qui est spécifique, unique, divers. Si elle ne trouve pas de singularités prêtes à être bouffées, elle les invente. Elle n'hésite pas à manger ses créatures : elle est au-delà du bien et du mal. Elle est infrahumaine, comme l'eau, le ciel, les arbres et les animaux. Elle est surhumaine, comme les dieux et les anges. La technique est l'humus sur lequel croît l'humanité. La technique est l'humanité.

³ C'est bien cette hypostase du non-humain qui fait de l'écologie une religion. La religion de la décadence.

⁴ Je parle de vrais changements de régime et non de changement entre libéraux et péquistes au Québec ou entre le régime de Saddam Hussein et celui des États-Unis ou entre l'absolutisme tsariste et celui de Staline.

⁵ Alighieri Dante, *La divine comédie – Enfer*, Flammarion, 1992.

Technique V

Sept morts après une mission spatiale. Sept morts, ce n'est rien si on les compare aux morts de... mais, il est bien connu qu'on ne compare pas le nombre des morts et qu'un mort c'est déjà un mort de trop. Surtout les morts de « mort violente » : la mort qui arrive, inattendue, sans demander de permission. Les autres morts — les morts normales, celles des vieillards qui gênent même quand on ne l'admet pas, des malades de cancer qui volent leurs dernières semaines ou des enfants que la faim creuse — sont annoncées même trop à l'avance ; ce sont des morts qui ne sont pas de trop : c'est la vie qui les supporte qui est de trop. En théorie, quoi de plus normal que la mort dans un vaisseau spatial ? En théorie. En pratique, même si de riches extravagants peuvent désormais se payer des voyages dans l'espace, les astronautes restent des héros et les héros, dès avant Homère, font du spectacle.

Oui, les héros anciens, quoi qu'en disent les vieux bougons, pour être célébrés, pour faire un bon spectacle, avaient besoin de la technique : les armes d'Achille, l'arc d'Ulysse, l'épée de Roland ou le bateau de Jason, étaient (comme on ne le disait pas à ces époques-là) à la fine pointe de la technique. Souvent d'une technique divine. Le Columbia n'est pas divin, mais il est à la fine pointe de la technique.

« Mais il n'y a pas de rapport ! Dans la tragédie du Columbia, il n'y a pas de héros : les sept astronautes sont comme sept rats dans une cage... la véritable héroïne, c'est la technique. Et, qualifier la technique d'héroïne, c'est monstrueux... Les héros ont toujours porté des valeurs. Ce n'était pas l'arc, mais Ulysse qui créait des modèles pour les jeunes qui avaient la chance de ne pas travailler dès le sevrage.

— Vous avez raison. C'est monstrueux, d'un certain point de vue.

— De tout point de vue. Il y a des vérités qui ne peuvent pas être relativisées.

— Sans doute. Pensez-vous, comme moi, que les héros ont toujours été employés pour amuser et pour enseigner ?

— Toujours, je ne le crois pas. Souvent, peut-être. Mais, je dirais « pour enseigner en amusant. »

— Et ne pensez-vous pas que les machines les plus sophistiquées, comme le Columbia, peuvent « enseigner en amusant » ?

— Non. Où voulez-vous en arriver ? Vos questions... ça pue le nihilisme.

— Nulle part. Je crois que le Columbia, notre héroïne, peut enseigner la faillibilité de la technique. Sa faiblesse, son humanité.

— Vous êtes fou.

— Vous, vous êtes sage.

— Oui, et je m'en vante. C'est fini, le mythe de la folie. Le génie de la folie. Fini, les cheveux au vent. Byron est mort.

— Est-ce qu'être sage veut dire « dire ce qui a déjà été dit » ?

— Oui. Tout a déjà été dit.

— Taisons-nous donc.

Ramollissement

Méconnaître que la vie, dans les pays où la technique est bien installée, est plus facile et plus paisible qu'au bon vieux temps est un signe de ramollissement intellectuel. Croire que la technique est la solution est un signe de ramollissement intellectuel et moral. La technique ne résout que les problèmes qu'elle-même crée. Elle est l'arbitre des jeux de la matière qui emploient l'homme comme source d'énergie et de savoir. Elle n'est donc pas qu'un ensemble d'instruments — mais les médias aussi le savent, depuis que le berger de la forêt noire le proféra.

Vérité et travail

Quand Gilbert Simondon écrit : « *La prise de conscience des modes d'existence des objets techniques doit être effectuée par la pensée philosophique, qui se trouve à avoir à remplir dans cette œuvre un devoir analogue à celui qu'elle a joué pour l'abolition de l'esclavage e l'affirmation de la valeur de la personne* » il roule un peu trop vite. Comme dirait Ducharme, il fait partie d'une famille dont le roulement est à bille. Si la noirceur de Ellul nous désespère, une affirmation comme celle que nous venons de citer, nous donne envie de caresser Gilbert et de lui dire : du calme... tranquille... personne ne te fera du mal... non, n'aie pas peur... personne ne te volera tes idées... je t'assure... il est préférable que tu te calmes... tu risques d'obtenir l'effet opposé... tu sais... oui l'analogie avec l'abolition de l'esclavage est une bonne analogie... mais avant... je ne te critique pas... non, ne penses-tu pas qu'avant on devrait penser l'animalité... ne me regarde pas comme ça... je sais, c'est ce qui soutient Derrida... oui, oui... toi tu... toi... je sais que les deux choses ne sont pas incompatibles... oui, t'as raison... reste calme... c'est vrai... ce sont deux aspects de l'humanité... son côté clair et son côté obscur... non, je ne donne pas aux couleurs une valeur... côté soleil et côté ombre... je m'enfoncé... côté cul et côté tête... ne crains rien... les objets techniques sont côté tête... du bon clair... du bon côté... dors tranquille... repose toi... rêve du côté sombre.

Encore : « [dans le travail artisanal] *l'homme est le dépositaire de la technicité, et le travail est le seul mode d'expression de cette technicité. Le devoir de travailler traduit cette exigence d'expression ; refuser de travailler alors que l'on possède un savoir technique qui ne peut être exprimé que par le travail, parce qu'il n'est pas formulable en termes intellectuels, ce serait mettre la lumière sous le boisseau.* » Je ne comprends pas pourquoi « *refuser de travailler* » pour l'artisan serait cacher la vérité. Quel est le lien ? Mais si le lien existe et il m'échappe à cause de ma myopie, alors par analogie est-ce que l'on pourrait dire que « *refuser de travailler* » dans l'industrie équivaut à libérer la vérité puisque le dépositaire de la technicité n'est pas l'homme, mais l'usine avec ses machines et sa documentation ?

Dieu se moque

Pendant des années je me suis moqué d'un étudiant qui s'était présenté à mon bureau pour me demander : « Monsieur, pourriez-vous me suivre dans le développement d'un programme qui permet d'écrire un texte en lisant directement la pensée ? ». Un sourire paternel, quelques notes sceptiques, des considérations techniques, j'ai tout essayé. Lui aussi. Et quand je lui dis que l'entrevue était terminée et que d'autres étudiants avec des projets moins farfelus attendaient, il fit appel à ma vanité et à ma soif d'argent notoires :

- Un marché immense s'ouvrira pour celui qui aura assez de courage et d'intelligence. Cela fera pâlir Bill Gates.
- Je regrette. Jamais, jamais la technique ne pourra...

« Dieu se moque des moqueurs », écrivait Saint Thomas, et si c'est Thomas qui le dit, il y a fort à parier qu'il y a quelques bribes de vérité.

Je crois encore que le rêve de mon ex-étudiant est bête et irréalisable. Mais...

Mais que penser des recherches du DoD (le ministère de la guerre américain) qui finance des programmes pour les interfaces entre le cerveau et les machines⁶ ? Des machines qui exploitent directement les signaux électriques émis par le cerveau sans qu'ils transitent par les autres organes du corps. Qu'il faut se moquer comme de l'étudiant ? Attention, Dieu se moque...

Les responsables du DoD sont certainement plus fous que mon fou d'étudiant, mais,

⁶ *Brain Machine Interface*. Voir par exemple : <http://www.darpa.mil/dso/thrust/biosci/brainmi.htm#top>

malheureusement, leur folie est de tout autre genre. Ce qui est certain, c'est que, lorsqu'ils financent des recherches, ils en tirent toujours quelque chose pour le mal de l'humanité.

Jamais, jamais la technique ne pourra...

Il y a des gens tellement bornés, que l'on pourrait avoir quelques doutes sur la formule « Jamais dire jamais » lorsqu'elle s'applique aux sentiments, aux goûts et aux jugements, mais il ne faudrait pas en avoir par rapport à la technique. La technique dort mal dans le lit du jamais et les « philosophes » qui trouvent cela blasphématoire devraient penser à un dénommé Ludwig Wittgenstein, un mec qui était censé connaître la philosophie, qui ne se prenait pas pour la queue de la poire et, en note de bas de page de son *Tractatus*, écrivit que si un jour un homme mettait les pieds sur la lune tout ce qu'il avait écrit était sans valeur. Jamais, jamais, pensait ce philosophe indépassable dans les affaires de mots, mais qui, dans les affaires du monde, ne voyait pas plus loin que son nez.

La technique ne trouve sans doute pas ce que nous voulons, mais elle trouve : assez pour gonfler les pectoraux des uns et pour apeurer les autres. Les velléitaires et les débiles, nouveaux barons de Münchhausen⁷, essayent de sortir de son pouvoir en tirant sur le langage. Ils n'y réussissent pas et ils paniquent. Ils ne peuvent pas voir que seulement en freinant le langage (en ne pas ajoutant mots aux mots) ils peuvent limiter le carré de la technique.

— Débile ! Se laisser imposer le silence par la technique ? Devenir des machines à son service ? Se déshumaniser ?

— Non. Ne paniquez pas ! Ce n'est pas cela. Pas cela du tout.

Prononcer, si on en est capable, des mots poétiques. Des mots qui creusent. Qui trouvent. Qui ne trouvent sans doute pas ce que nous voulons, mais qui trouvent : assez pour gonfler les pectoraux des uns et pour apeurer les autres. Des mots lisses, des sphères parfaites auxquelles rien ne s'accroche. Qui ne servent à rien. Des mots inutiles, vraiment utiles.

Et elle trouve

Quand la technique n'affiche pas une sereine indifférence pour les vestiges du passé, elle s'en sert pour réaliser de nouvelles machines, indifférentes, à leur tour, à ce qui les précède — à moins qu'elles ne puissent s'en servir pour engendrer de nouvelles machines qui à leur tour... Incapable de rester immobile, elle ne progresse pas, pour autant. Elle n'avance pas : ni en ligne droite, ni en spirale, ni en dents de scie, ni au hasard. Elle tourne sur elle-même. Elle gigote. Elle creuse. Bien assise sur les épaules du langage qui — lui — avance, elle colle la réalité aux mots. Elle cloue les mots au réel.

Dès que le langage se calme, s'écrit, elle creuse. Comme une taupe, elle creuse. Mais elle ne sait pas sortir du carré que le langage lui a réservé. Un carré trop grand pour ceux qui la craignent et chantent :

*Pas d'espace
où se réfugier.
Pas de lieux*

⁷ Ce qui ne veut pas dire qu'ils présentent le syndrome de Münchhausen (une condition caractérisée par la simulation des symptômes d'une maladie ou d'une blessure pour être soumis à des tests, être hospitalisé et, éventuellement, être opéré).

habitables.
Pas de maison,
pour être.
Pas de chaleur
humaine.

Ils chantent. Pour contrôler la technique, ils font appel à l'éthique ou à son bras armé (la politique). Ils ne voient pas que leur éthique est portée par le langage. Comme la technique, comme nous. Que, dès qu'ils posent des mots, la technique s'y accroche. Chaque discours est du nouveau carburant, de la matière à brûler pour agir. Et elle creuse. Et, elle trouve.

Elle ne trouve sans doute pas ce que nous voulons, mais elle trouve : assez pour gonfler les pectoraux des uns et pour apeurer les autres. Les velléitaires et les débiles, nouveaux barons de Münchhausen⁸, essayent de sortir de son pouvoir en tirant sur le langage. Ils n'y réussissent pas et ils paniquent. Ils ne peuvent pas voir que seulement en freinant le langage (en ne pas ajoutant mots aux mots) ils peuvent limiter le carré de la technique.

— Débile ! Se laisser imposer le silence par la technique ? Devenir des machines à son service ? Se déshumaniser ?

— Non. Ne paniquez pas ! Ce n'est pas cela. Pas cela du tout.

Prononcer, si on en est capable, des mots poétiques. Des mots qui creusent. Qui trouvent. Qui ne trouvent sans doute pas ce que nous voulons, mais qui trouvent : assez pour gonfler les pectoraux des uns et pour apeurer les autres. Des mots lisses, des sphères parfaites auxquelles rien ne s'accroche. Qui ne servent à rien. Des mots inutiles, vraiment utiles.

Technicien.

Le moins que l'on puisse dire quand, en 1924, Alain écrivit : « *Savoir ou pouvoir, il faut choisir* », il allait contre-courant. Quand, par contre, dans la foulée, il écrivit : « *Depuis que l'avion s'est envolé sans la permission des théoriciens, les techniciens se moquent des théoriciens* », il va dans le sens du courant réactionnaire surtout quand il ajoute que le technicien est « *ce sot qui voudrait nous détourner de comprendre* ». Technicien sot, je vais ajouter que l'esprit technicien dans un technicien, ou dans un honnête homme, est excusable, mais que le même esprit dans celui qui se vante d'être dans la théorie et le doute est impardonnable. Et si Alain est un simple technicien de la philo ? Non. N'exagère pas ! Comme eût dit Nietzsche, il est un ouvrier de la philo. Et n'importe quel esprit ouvert sait que l'ouvrier est moins sot que le technicien.

Purisme

Toutes les fois que mes collègues informaticiens parlaient d'ontologie, je montais sur mes grands chevaux. Je leur faisais comprendre, sans trop de ménagements, qu'ils ne connaissaient pas la philosophie, qu'ils mélangeaient l'ontique et l'ontologique, que... Quand j'étais particulièrement agacé, je leur disais : « Comment peut-on enseigner si... ». J'étais un vrai emmerdeur. Je sortais tout le répertoire des puristes de la philo ignorant que, depuis longtemps

⁸ Ce qui ne veut pas dire qu'ils présentent le syndrome de Münchhausen (une condition caractérisée par la simulation des symptômes d'une maladie ou d'une blessure pour être soumis à des tests, être hospitalisé et, éventuellement, être opéré).

déjà, sociologues et philosophes employaient le terme dans des acceptions impures. Je ne le ferai plus. Assez de jouer la vierge effarouchée ! sinon, comment pourrai-je me déchaîner contre les puristes islamistes, chrétiens et juifs ?

Logiciel libre.

Il veut faire une maîtrise sur le logiciel libre. Il veut prendre des logiciels disponibles « librement » sur le marché et les intégrer à son produit qu'il va vendre (il est étudiant, mais il a aussi son entreprise en informatique). Malin et surtout disposé à tout pour faire de l'argent. Pourquoi dans la technique et dans les affaires voit-on toujours si facilement le fond des choses ? Parce que dans les domaines où les mots règnent on les emploie pour troubler les eaux ? Sans doute. Mais si les eaux étaient trop claires, la vie ne serait pas une vie. Pas une vie comme on la vit, aujourd'hui.

Cinquante

On a seulement dix doigts, ce qui n'est pas terrible pour frapper sur la cinquantaine de touches d'un clavier d'ordinateur. Si on en avait cinquante, tout serait plus simple et performant : on mettrait un doigt sur chaque touche et... vas-y. Il faudrait que nos gouvernements financent des recherches en ingénierie génétique afin que les nouvelles générations puissent avoir les cinquante doigts dont ils ont besoin. De plus, une fois que les cinquante doigts seraient là on leur trouverait bien d'autres usages, comme rendre les caresses plus raffinées. Mais, ça, il ne faudrait pas le crier trop fort, car s'ils le savent, ils bloquent tout, de peur qu'on passe notre temps à nous caresser au lieu de fricoter avec le clavier. Comprenez-vous pourquoi ils vont éliminer les claviers et introduire des ordres vocaux pour nos ordinateurs chéris. Des ordres ? Il ne faut pas exagérer. On leur demandera s'ils ont le temps... on essaiera de les convaincre...de les amadouer... comme nos enfants.

Grève.

Dans le taxi qui me porte à la prison, j'écoute, distrait, les nouvelles d'une CKFx quelconque, criées par une femme qui met continuellement K.O. la grammaire et la syntaxe française : « guichets automatiques vides... danger de grève... jamais arrivé... le droit de grève pour eux aussi... ». Les guichets en grève ? Mais alors Gregory Diaz a raison de soutenir que les machines sont des *daseins*, comme les humains, que le « souci » est un souci métaphysique que les machines partagent avec nous⁹. Plus que raison ! Les guichets après avoir commencé à dire "je", à se *daisener*, comme les guichets Oscar, se mettent en grève. Contre qui ? Contre les ordinateurs centraux des banques ? Contre les humains qui les harcèlent jour et nuit ? Mais, non. T'es informaticien. Tu sais que les guichets ne sont pas autonomes, que, s'ils sont en grève, c'est parce que les programmeurs ont mis dans le programme des *si... alors*. Alors non. Alors je suis sûr qu'ils ne sont pas en grève. Les informaticiens ont autre chose à penser que la grève, eux. Ils doivent travailler pour Rockwell, pour le DoD¹⁰... écrire des programmes contre le terrorisme. J'avais mal compris. Ce sont les personnes chargées de charger les guichets qui menacent de faire une grève. J'imagine que, comme les profs d'université, ils veulent qu'on leur rembourse les frais du psychanalyste, car ils perdent toujours plus confiance en eux-mêmes à cause de l'arrogance des guichets que se prennent pour le centre du monde, qui oublient que sans le travail humble et constant des hommes ils seraient toujours vides. Ou toujours pleins ?

⁹ Diaz Gregory, *Heidegger and Artificial Intelligence*, New School for Social Research, 1987.

¹⁰ Departement of Defense.

Hiroshima.

Inoubliable, ce mariage de technique et mort. Pour notre génération. Dans quelques années — dix ? Trente ? Cinquante ans ? Peu importe. Quand bien des gens qui nous entourent auront encore la force de souffrir et regarderont avec un sourire nostalgique les photos du mariage. Pour une fois réactionnaires et contempteurs de la vie auront raison de contempler les clichés jaunés du champignon et de soupirer (ah ! le bon vieux temps où les hommes croyaient encore que la peur pouvait arrêter la folie ! En ce temps-là la vie était plus belle, les souvenirs et les regrets aussi...). Le côté artisanal, voire préhistorique, de la bombe atomique a quelque chose d'émouvant : ce gros œuf sortant du cul trop central, trop étroit d'avions maigrichons et constipés a tout pour faire sourire. Ce qui s'en vient, c'est beaucoup moins drôle. Ce qui s'en vient ne fera pas sourire : même pas les cyniques, même pas les sadiques. Ce que les militaires et les industriels, à l'ombre du retour de l'ombre des religions, nous préparent, c'est quelque chose ! C'est toute autre chose.

C'est un retour aux sources. Un retour aux cieux. Au règne des dieux.

La voie de l'œuf était une voie naïve et sans issues, comme les avions de Léonardo da Vinci, comme toute analogie primaire. Ce n'est pas tellement qu'une bombe n'aura plus besoin d'être un œuf : c'est qu'on n'aura plus besoin de bombes. On aura la foudre des lasers qui frappera des cieux, comme la foudre de Zeus. Comme les militaires israéliens, on visera seulement les méchants. Il n'y aura pratiquement pas d'innocents tués (seulement quelques-uns, par erreur). Il suffira de presque rien... de ne pas être méchants, si on ne veut pas que les dieux nous punissent.

De la mauvaise science-fiction ? Peut-être, mais depuis quand le « mauvais » ne guide pas les rêves de mort d'une partie de l'humanité ? La guerre contre l'Irak nous a déjà montré que... ? Elle ne nous a rien montré.

Il y a un siècle les avions commençaient l'occupation temporaire des cieux, maintenant on va les occuper de manière stable. Exactement comme on a occupé la terre. La guerre des étoiles ne sera pas une guerre des étoiles. La guerre des étoiles n'aura pas lieu. Ce sera encore une guerre de terre, avec la mort qui viendra des cieux. Propre. Ponctuelle. Pilotée par l'industrie électronique et informatique, supervisée par des généraux se prenant, comme il se doit, au sérieux, entretenue par des journalistes jamais fatigués de détourner les lecteurs, acclamée par des chercheurs aux culottes baissées et prêts à tout pour une subvention et observée par nous, inertes, notre gros cul en l'air et notre tête minuscule dans le sable.

Krupp avait besoin de vendre ces canons et il trouva Hitler. Intel a besoin de vendre ses processeurs et a trouvé le ministère de la guerre (pardon ! de la défense) américain.

Les filles mortes se ramassent à la pelle...

Et pourtant, il suffirait de presque rien, de dix arpents de bêtise en moins...

Unicité

Copier est une passion des hommes et non seulement des enfants. Les peintres, par exemple, sont des copieurs nés. Quand ils ne copient pas la nature ou leurs états d'âme ou autres choses encore plus abstraites, ils copient les œuvres d'autres peintres. Certains peintres vivent même en peignant des copies de copies, souvent appelées des faux. Mais les copies ne sont jamais parfaites : il manque toujours quelque chose (dans ce qui est représenté ou dans le style) ou il y a quelque chose de trop

même quand des artistes font des copies de leurs propres œuvres, qui deviennent ainsi uniques et... chères¹¹.

Avec la photo une tout autre histoire commence, car dans la technique est inscrite la possibilité de la reproduction identique. Mais dès le jour que la photo a été acceptée dans le monde de l'art ou, pour être plus précis, dans le marché de l'art (*l'art est tout ce que les marchands appellent art*) les difficultés sont nées. Si on veut que le marché fonctionne correctement, il faut que l'œuvre soit « unique » ; il faut donc violenter la technique sous-jacente et lui injecter la perle de l'unicité. En détruisant les négatifs, par exemple. De cette manière on peut vendre la copie sur papier « unique ». Avant de les détruire, il n'est pas déconseillé de faire des milliers de copies qu'on vendra à quelques sous chacune et qui rendront le photographe encore plus célèbre et ses œuvres « uniques » encore plus chères.

Même pas besoin de détruire les négatifs, il suffit d'apposer une étiquette à la copie papier avec écrit « ceci est l'original » et donner l'assurance que l'on en fera un tirage limité — 100 par exemple.

Avec la photo numérique, parler d'original devient un péché contre la logique, contre l'économie, contre l'art, contre le bon goût, contre la culture... contre tout ce qui n'est pas le marché. Et alors, quand les « grands » photographes seront passés au numérique, comment conserver un marché qui vit sur l'originalité des œuvres ? Pas facile. On pourrait simuler l'étiquette avec un hyperlien vers le site officiel du marchand, mais qui le consulterait ? Et puis quelle serait sa fonction ? Les choses se sont compliquées, énormément : cette maudite informatique a mis une épine dans le cul du marché.

N'ayez pas peur, gens du marché ! la marchandise artistique est impérissable et l'informatique aussi est assujettie aux lois de votre dieu. Il est certain qu'il y aura des informaticiens qui enlèveront l'épine du cul du marché pour la mettre dans le nôtre. Comment ? Par exemple : en intégrant la photo dans un programme qui, après un certain temps, dégrade la qualité¹² de toutes les copies excepté celle des « copies originales ». Dans les solutions extrêmes, après quelques jours, vous vous retrouvez avec une photo de Issermann qui ressemble comme deux gouttes d'eau au *Carré blanc sur fond blanc*, mais qui, malheureusement pour vos finances, malgré les apparences, n'aura rien à voir avec l'original de Malevitch.

Sentiers qui mènent quelque part.

N'ayant rien de vraiment intéressant à faire en cette pluvieuse journée de mai (les cerises ne sont pas encore mûres, les *Invasions barbares* ne m'intéressent pas, la testostérone n'est pas en crue et le petit Matis ne décolle pas de son grand-père venu de France) j'ai décidé de baguenauder parmi les mots de mon domaine.

J'apprends ainsi que, par analogie avec mathématique et électronique, Ph. Dreyfus, en 1962, introduisit le terme « informatique » pour définir *la science (technique) ayant comme champ d'études le traitement automatique des informations*. « Traitement automatique » me plonge dans les ordinateurs et « information » me lance vers une immense nébuleuse qui commence avec l'information qui permet de se mettre au courant, passe par l'information-gagne-pain des journalistes et par celle qui frôle la connaissance, pour terminer avec l'entropie de la théorie de Shannon. La partie de la nébuleuse la plus concernée par le traitement automatique est sans doute celle qui est liée à la connaissance et dans ce sens l'influence de la langue anglaise est plus

¹¹ Le *Nu qui descend un escalier* de Marcel Duchamp est un exemple parfait.

¹² Ce qui ouvrirait la porte au marché des photos dégradées. Comme quoi le marché ne refuse rien, même ce qui semblerait aller contre ses intérêts. Le marché est le tout. Mais comment aller contre le tout si on est dans le tout et on ne l'aime pas ? Question pour les après-midis du café du *Commerce* ou pour des jeunes révolutionnaires.

qu'évidente. Et, pour rester dans les rapports entre le français et l'anglais, « informatique » semble mieux dire ce qu'est l'informatique que « *Computer Science* », car le syntagme anglais met un peu trop l'accent sur la machine qui calcule, d'une part et, e l'autre, « science » fait figure de sainte nitouche cachant la débauche de la technique. Même si la machine qui calcule — encore une fois le terme français « ordinateur » a une portée plus générale que le terme anglais, car, si le calcul aide à mettre de l'ordre, l'ordre ne se réduit pas au calcul — est omniprésente, il n'est pas nécessaire de croire comme Alvin Toffler qu'on est dans l'*Information Age*, pour admettre que l'information est toujours plus omniprésente (si on me concède d'ajouter un plus à cet « omniprésent » qui est déjà au-delà de toute comparaison).

À l'issue de cette première promenade, il est difficile de ne pas vouloir coller l'étiquette « informatique » sur tout ce qui touche l'information et pourtant... Et pourtant il y a quelque chose qui ne me satisfait pas, qui me gêne. J'ai l'impression qu'on m'a donné un avant-goût de quelque chose de formidable, que j'avance les mains pour le recevoir et...*tac* ! je reçois une tape sur les doigts. Ou encore : c'est comme si je me promenais dans les sentiers parfaitement entretenus d'un petit parc bien charmant et, désirant visiter la forêt grouillante d'animaux étranges, de fées aux cheveux d'or et de plantes magnifiques qu'un énorme ravin sépare du parc, je n'avais pas le courage d'emprunter le pont bringuebalant protégé par une affiche interdisant l'accès aux visiteurs.

Ça suffit ! Je prends mon courage à deux mains... aucun gardien à gauche... personne à droite... j'y vais...

Passé le pont, il y a, cloué au tronc lisse d'un jeune hêtre, un écriteau portant une citation de Diderot en lettres brûlées : *Le principe immatériel était l'être éternel qui informe ; la matière était l'être éternel qui est informé*. Ah ! Voilà un autre sens d'« informer », qui me semble diablement intéressant. La matière est informée. Ça commence bien ! Ça doit venir du latin. Allons voir : *Informo, avi atum are* : a) donner une forme et travailler des objets physiques ; b) instruire ; c) décrire, représenter ; d) structurer ; e) se faire une idée.

Donner une forme ? Décrire ? Structurer ? Se faire une idée ? N'est-ce pas ce qui s'appelle « faire de l'informatique » ?

Instruire ? Un programme n'est-il pas une suite d'instructions ?

Je commence à me sentir mieux, c'est tellement agréable d'être loin des sentiers battus ! Ce détour jusqu'à nos ancêtres les Latins, m'a permis de trouver une définition d'« informer » qui met au premier plan l'organisation, l'ordre... l'ordinateur ? Donc, informatique pourrait aussi vouloir dire : *la science (technique) ayant comme champ d'études le traitement automatique de ce qui donne une forme et structure le monde*. Cette définition non seulement a l'avantage d'être plus générale, mais aussi d'être plus ancrée dans la pratique mondaine. Si à cette définition j'ajoute que le noyau dur de l'informatique est constitué des mathématiques et de la logique, ces sciences que nos autres ancêtres, les Grecs, nous ont léguées il y a un peu plus que deux millénaires, je commence à me sentir mieux. Et, vu que je suis dans la clairière grecque, il faut que je rende visite au maître de ceux qui classifient, au Stagirite, au fondateur de la logique, — la logique rigoureuse sans laquelle, même si certains avant-gardistes feignent de l'ignorer, la logique floue n'aurait jamais eu droit de cité dans le monde des sciences.

— *Tu quoque in ontologico regno !*

— Non. Ce n'est pas pour l'ontologie que je veux voir Aristote, mais pour la « forme », pour ce qui « informe » la matière comme, c'était écrit au-delà du pont.

— Le lien est quand même fort.

- Sans doute. Mais je ne veux pas mélanger l'ontologie à la Gruber avec l'ontologie aristotélicienne comme un étudiant de doctorat. Si les hommes avaient une âme, ce serait la forme.
- Et encore.
- Mais tout, dans l'univers, a une forme, « s'informe » selon une cause « formelle » qui est-ce qui, par exemple, fait qu'une bague est une bague et pas simplement de l'or...
- Mais c'est l'orfèvre qui fait la bague !
- L'orfèvre est la cause efficiente... comme l'informaticien.
- Arrête, s'il te plaît.
- D'accord.

Je retournai vers le parc et, à quelques mètres du pont, je trouvai un rasoir — vous ne me croyez sans doute pas ! — mais c'était le rasoir d'Occam. Je le mis dans mon cartable et depuis je ne le lâche plus, même pas quand je dors.

Est-ce qu'après ce détour on pourrait avancer que l'informatique est la science-technique que les hommes ont trouvée pour *donner une forme à la matière* à l'aide d'une autre matière (l'ordinateur) qui suit mécaniquement des instructions ? Sans doute. Ce qui est bien plus que la définition de Dreyfus.

Est-ce qu'on pourrait aussi dire que l'informatique est le souffle de l'homme qui donne *une forme et structure une partie du monde* d'une manière répétitive pour que la machine répète bêtement jusqu'à ce que courant existe ? Sans doute.

Est-ce qu'on pourrait aussi dire que l'informaticien et ses acolytes donnent une forme au monde, comme les artistes, comme les philosophes ? Sans doute.

Tout cela, n'est-ce pas un peu trop ? Peut-être.

* * *

Ces promenades m'ont fait oublier que je devais écrire un texte pour le bulletin du département sur pourquoi je suis devenu informaticien. Je vais le faire sous forme d'entrevue, ça va plus vite.

- Pourquoi es-tu devenu informaticien ?
- J'le sais-tu moi ?
- Fais un effort !
- Parce qu'à l'époque lointaine de mes études, ceux qui faisaient de l'informatique étaient surtout les ingénieurs en électronique.
- Pourquoi ingénieur en électronique ?
- Parce que c'était la branche du génie où il n'y avait pratiquement pas de dessins à faire, car je suis doué pour le dessin comme un hippopotame pour le vol plané.
- Et pourquoi le génie ?
- Pour que me parents soient assurés que je ne devienne pas un cultivé indigent.
- Et pourquoi fréquenter l'université ?
- Parce que, confronté quotidiennement avec la dureté du travail manuel, je compris en très bas âge que les soi-disant travaux intellectuels étaient des jeux pour adultes chanceux. Et, pour retourner à ta question, l'informatique permet aux ambitieux de jouer dans le « privé » en faisant beaucoup d'argent et aux curieux de jouer dans les universités en s'amusant comme des fous.

Malgré.

Malgré les résistances des vieux ânes, malgré l'indifférence de ceux qui peuvent et malgré l'attachement à l'esclavage de la souffrance, la technique continue à tuer le travail.

Malgré le progrès de la technique, le travail continue à tuer les gens ; les pauvres d'esprit continuent à être méprisés, les pauvres en argent à être exploités.

Malgré tous les *malgré* : *Ducunt fata volentes, trahunt nolentes.*

L'autre hémisphère.

La semaine dernière j'écrivis, dans un site Internet, qu'au Zimbabwe les pommes mûrissent en mars parce que le Zimbabwe est dans l'*autre* hémisphère. Quel con ! Comme si cette phrase ne pouvait pas être lue, en même temps, dans l'*autre* hémisphère. Il n'y a plus d'*autre* hémisphère. Parmi les effets positifs d'Internet, il y a aussi l'élimination de l'autre (géographique)

Efficacité.

Que font les « philosophes » qui bâtissent des édifices théoriques pour s'opposer à l'efficacité qu'ils appellent mère de la technique (ce monstre que nous avons créé de nos propres mains et qui, tous les jours, nous emmène un peu plus près de la catastrophe, comme ils ne se fatiguent pas de nous le répéter) ? Ils créent avec leur raison des agencements d'idées efficaces pour comprendre et, éventuellement, lutter contre l'efficacité. Comme quoi ils n'ont pas de choix : ils doivent être efficaces pour penser contre l'efficacité, ce qui devrait les faire réfléchir.

Binaire.

C'est le propre de la nature humaine — quand elle doit débiter une réflexion ou quand, lasse de conduire dans le brouillard des nuances, elle a besoin d'un lieu d'appui solide — de chercher la contribution solide et bien en chair de la dualité. *Je et le reste du monde* pour partir de la dichotomie qui fonde le besoin même de dualité ou *matière et esprit* qui, main dans la main avec *vrai et faux*, continue, qu'on le veuille ou non, à nous faire trébucher dans le champ philosophique sont (si on considère les sponsors des idées à la place des idées mêmes), avec *Platon et Aristote*, en progressant (sic!) jusqu'à *Wittgenstein et Heidegger* ou encore *Derrida et Searle* des exemples d'un binaire qui montre son importance bien avant l'arrivée des 0 et des 1 de l'informatique. L'informatique trouve le terrain déjà remué par une culture millénaire qui n'attendait que le « flip-flop » de la nouvelle électronique pour réaliser le vieux rêve d'émuler le créateur et donner un souffle vital à la matière, pour la rendre esclave de ses propres lois et la rendre ainsi paradoxalement autonome.

Artificiel

La différence entre naturel et artificiel est artificielle.

Animaux.

Le célèbre passage d'Aristote sur le mouvement des animaux : « Le mouvement des animaux est comme celui des marionnettes qui sont mises en marche quand il y a un petit mouvement : les cordes sont relâchées et les piquets frappent un contre l'autre (...) Car ils ont des parties fonctionnelles du même type : les muscles et les os. » Passage souvent cité hors contexte pour souligner une vision mécaniciste des vivants. Mais, dans le même paragraphe, Aristote ajoute que le corps des animaux, contrairement aux marionnettes, se transforme à cause de la pensée et de la fantaisie. Deux millénaires après, on entend souvent dire que l'ADN est comme un programme

informatique et que l'humain est comme un ordinateur. Contrairement à Aristote on n'ajoute pas souvent de « mais ».

Tricherie ?

Les hommes voient la planète Venus toujours de la même grandeur, ce qui a donné des maux de tête à bien des gens au début de la science moderne. Pourquoi ses dimensions ne variaient-elles pas en fonction de la distance ? Voilà que les Aristotéliens pouvaient coincer Galilée et ses copains. Mais, heureusement, on avait le télescope et on a pu voir que Venus était plus dodue quand elle était plus proche. Pourquoi se fier plus au télescope qu'à ses yeux ? Et si dans le télescope, comme dans l'échiquier de Benjamin, il y avait une supercherie ? Pas de panique. Il est facile de démonter un télescope et de constater qu'il ne contient que des lentilles. Ceux qui ne croyaient pas à la science durent se convertir. Ce fut facile.

Si on a accès à un accélérateur de particules (et, si on est physicien, c'est plus facile) on peut voir la toute dernière particule subatomique. Tous voient la même chose. Tous voient les traces affichées par des machins hyper complexes et informatisés. Et si dans ces machins, comme dans le célèbre échiquier, il y avait une supercherie ? Pas de panique. Il faut croire les savants qui nous disent qu'il n'y a ni gnome caché ni erreurs dans les programmes. Il faut surtout que les savants croient aux savants. Comme les prêtres aux prêtres. Et de quel droit ne pas leur faire confiance : ils envoient des hommes sur la lune, ils clonent des vaches, ils créent des tomates sans pépins et des pépins sans tomates... On n'a pas le choix, il faut leur faire confiance.

Infini.

Seule notre ignorance est infinie sur cette terre. Mais, pour se camoufler, elle a inventé la parole avec sa cousine : l'expérience de pensée.

Comme exercice, essayez d'imaginer des hommes infiniment grands, disons, pour rester avec les pieds sur terre, des hommes dont la tête est grande comme... comme notre galaxie par exemple — et le reste en proportion. Dans cette expérience de pensée pensez-vous que ces hommes, si grands, continueraient à se poser des pourquoi, c'est-à-dire qu'ils resteraient psychologiquement des enfants ? Quelle serait leur vision de la réalité ? Est-ce qu'ils auraient découvert les lois de la physique que nous avons découvertes ? Ou est-ce qu'ils auraient trouvé que les mouvements des planètes suivaient des lois valides seulement statistiquement ? Maintenant, faites faire un léger détour à vos pensées et imaginez des hommes infiniment petits. Des hommes dont la tête a les dimensions, disons d'un milliardième d'un électron (soyez « réalistes » et acceptez l'idée que les électrons existent vraiment). Est-ce qu'ils auraient découvert les lois de la physique que nous avons découvertes ? J'en doute. Ils auraient certainement trouvé que les particules élémentaires se comportent d'une manière tout à fait déterministe. Il n'y aurait probablement pas eu une mécanique quantique « opposée » à une mécanique classique. Et alors ? Un détour pour montrer qu'on est pris avec les dimensions de notre corps. Que ce sont nos dimensions qui dictent le rapport qu'on a à la nature. Ce sont elles, aussi, qui nous ont permis d'inventer le langage.

Mesure.

Dans « L'homme est la mesure de toutes les choses », ce n'est pas la perte de Dieu et la mise au centre de l'homme qui sont importantes, mais la divinisation de la mesure.

Le reste.

Quand on commence à étudier l'homme "scientifiquement" on se cogne fatalement la tête contre

le mur de la conscience et de sa réduction (ou non-réduction) au physique — le physique étant ce sur quoi on peut légiférer sans craindre de créer de grandes injustices. Mais, est-ce vraiment « scientifique » de penser que la méthode scientifique doit s'appliquer à l'esprit. Les erreurs néopositivistes de Freud sont bien là pour nous montrer que si on veut tout soumettre à des « lois » on peut le faire. Mais, dans quel dessein ? Pour le goût d'inventer un désordre à ordonner ? Pour mettre de l'eau dans le vin du possible ? Et si, indépendamment de matière et esprit nous pensions le monde comme constitué de deux autres champs : un avec des lois connues ou connaissables et où la nécessité domine, l'autre qui n'a pas besoin de lois pour être compris. Le premier pourrait être le royaume de la technique et le second celui du... du reste. Le « reste » car on n'a pas encore un nom pour le désigner et parce que toutes les fois que l'on a trouvé un nom pour l'opposer à la technique (liberté, humanité, poésie, etc.) ce nom était *trop* (car il couvrait même une acception de la technique) et, en même temps, *pas assez* (car parasite d'un monde en décomposition).

Science I

Quoiqu'en disent ses détracteurs, la science naît du désir de se soustraire aux vérités imposées par des dogmes religieux, philosophiques ou politiques et pour trouver le vrai dans le réel, hors du langage.

Quoiqu'en disent ses thuriféraires, elle a besoin d'échanges dans le langage, de mythes et de vérités autres que les siennes.

Quoiqu'en disent les puristes, la science a derrière elle les conditions économiques, culturelles, politiques et psychologiques qui la poussent vers des lieux où elle peut mieux servir.

Quoiqu'en disent les cyniques, la science peut échapper au vouloir de ceux qui croient contrôler l'économie, la culture, la politique, la psychologie.

La science est fille de la nécessité (la chaîne qui lie notre cerveau au réel) et de la liberté (les jeux de langage hors des prisons du pouvoir).

Contrairement à amour, liberté, gloire ou mesquinerie, science est plus qu'un mot.

Science II.

Science, chère amie, je le sais ce n'est pas ta faute. Je sais aussi que ça n'a pas de sens de parler de faute, surtout à propos de toi, qui t'acharnes depuis toujours à ne pas te faire étouffer par les miasmes moraux.

J'abandonne le tutoiement qui fait trop copine-copine.

Je le sais et pourtant quand je lis des articles comme celui du *Devoir*, sur le lait, je ne peux que me demander : « N'y a-t-il pas quelque chose de pourri au royaume de la science ? » C'est quoi qui la rend si ridiculement sûre d'elle, si sérieuse et en même temps si vide ? Pourquoi, parfois, enveloppe-t-elle et protège-t-elle l'humanité entière comme une immense mère et pourquoi, d'autres fois, glandouille-t-elle en lançant des œillades mystérieuses et kitsch sur de pauvres buses ? Pourquoi ? Ça doit être là le problème. Dans le pourquoi. On a besoin de trouver les causes et la science nous en fournit d'efficaces, de bien rodées, de bien confectionnées. *Pourquoi le lait fait-il du bien ?* Parce que... *Pourquoi est-il dangereux ?* Parce que... Et si pour tous les phénomènes moindrement complexes il n'y avait pas de sens de parler de cause, de — lâchons-le le gros mot — « causalité » ? Et si on pouvait toujours trouver une cause et puis une autre et puis une autre encore pour pouvoir ensuite retourner à la première et, en l'analysant, y trouver plein de petites causes¹³ et si, parmi les petites causes, il y en a une qui devenait grande et engendrait

¹³ Pas bien loin des cassettes !

d'autres causes et ainsi sans fin, pour l'éternité ? Si nous étions des machiner à « causer », comme nous sommes des donneurs de sens ?

Peut-on arrêter de se demander pourquoi ? D'analyser ? Sans doute que non, surtout si les réponses sont là pour apaiser sans rien changer, pour conserver les choses comme elles sont. Les causes au service de la cause des puissants ? Probablement. Quand je vois comment les têtes chercheuses fonctionnent dans nos universités et dans nos industries je me demande s'il ne faut pas instaurer une sorte d'armistice entre les hommes et la nature. De commencer par lui dire : « Nous arrêtons de t'analyser, mais promets-nous que tu ne nous feras pas faire de pas en arrière, qu'on ne tombera pas dans les justifications religieuses. Nous arrêtons de nous analyser,¹⁴ mais promet-nous que tu ne nous feras pas tomber dans l'enfer des sans raison ». Nous, qui ? Au nom de qui parlé-je ? Sans doute au nom de mes ancêtres.

Science III

C'est une approche parfaite, quand on veut paraître particulièrement intelligent, profond et savant : on commence en décrivant la vision commune, vulgaire, non scientifique du phénomène (« *l'information pénètre par les yeux pour être séquentiellement transmise, via le thalamus, au cortex¹⁵* »), on montre ensuite qu'elle est trop simple et que quelque chose de fondamental a été oublié (80 % des informations qui arrivent au thalamus « *viennent du dense réseau qui le relie aux autres régions du cerveau plutôt que de la rétine* ») et, coup de queue finale, on discrédite la version initiale en montrant que son contraire, passablement farfelu, est parfaitement équivalent (« *la vision pourrait tout aussi bien être orientée dans l'autre sens* », c'est-à-dire du cortex visuel à la rétine). C'est une approche qui n'a plus besoin de faire ses preuves. Ça fonctionne très bien, comme tout ce qui caresse la vanité des lecteurs.

Si la science a fait des progrès c'est parce que souvent on a pris de contre-pied le sens commun et on a avancé sans se laisser marabouter par de belles solutions prêtes à l'emploi. D'accord. Il ne faut jamais se fier à la première impression (L'œil n'est pas une caméra !); il faut fouiller, examiner, approfondir. D'accord. Il faut douter. et nuancer. D'accord.

D'accord, mais il y a des limites. Il est trop facile de dire que blanc et noir sont équivalents quand on nage à longueur de journée dans le gris. Ce n'est sans doute ni blanc ni noir, mais c'est une chose dire blanc et une autre dire noir.

Reprenons les considérations sur la vision. Je ne doute pas que le cortex visuel envoie au thalamus et plus précisément à son corps genouillé latéral (CGL) plus des signaux que n'en envoie la rétine. Je ne doute pas non plus que si on n'avait pas de cortex visuel on serait aveugle comme quand on n'a pas de rétine. Donc dire que pour voir on a besoin de la collaboration de plusieurs « systèmes » relève désormais du sens commun, c'est pratiquement une banalité. Je suis tellement convaincu de l'importance du cerveau que je suis presque sûr que quelqu'un qui est devenu aveugle peut continuer à voir très clairement dans ses rêves¹⁶; encore plus : je suis tout à fait sûr que si on enlève le cerveau on ne voit plus rien, n'importe quel soit l'état de la rétine¹⁷. On ne peut donc pas

¹⁴ Cette deuxième promesse est inutile — ne sommes-nous pas nature ? Mais parfois on se laisse glisser sur les pentes de la langue. On devient rhéteur ne pouvant pas être poète.

¹⁵ Francis J. Varela, *Invitation aux sciences cognitives*, Seuil, 1996.

¹⁶ Même si je ne suis pas sûr, je peux extrapoler de ma condition de grand myope. Parfois, dans les rêves, je vois les détails des excoriations de mes genoux d'enfant d'il y a cinquante ans avec plus de précision que quand je regarde aujourd'hui mes genoux avec un verre grossissant.

¹⁷ Je ne considère pas ici que selon certaines religions dans l'autre vie (c'est-à-dire dans la mort) on a la vision encore plus puissante que celles des aigles.

m'accuser d'ignorer l'importance du cerveau pour la vision.

Mais une fois qu'on a constaté qu'on voit parce que les différents systèmes collaborent et qu'on a ajouté que la quantité de signaux qui va du cortex au CGL est plus grande que celle qui va de la rétine au CGL, est-on en droit de dire que c'est la même chose (le même genre d'erreur) que d'affirmer que l'information va de la rétine au CGL ou qu'elle va dans le sens inverse ? Certainement pas. L'information n'est pas liée à la quantité de signaux : je veux dire l'information comme on l'entend dans le sens commun. Les signaux qui vont du cortex au CGL ne sont pas de l'information « pour nous », c'est de l'information de support pour que « notre » information soit interprétable.

Puisque l'estomac et l'intestin envoient plein de signaux au cerveau pour dire à la bouche d'arrêter d'ingurgiter, peut-on nier que le pain est allé de la bouche à l'estomac ? Mais le pain n'est pas de la lumière. D'accord. Alors, puisque l'énergie électrique produite à la Baie-James peut être contrôlée par un ordinateur à Montréal, peut-on nier qu'elle va de la Baie-James à Montréal et pas vice versa ? Mais l'énergie électrique n'est pas de la lumière. D'accord, mais elles sont sœurs. Puisque le cortex envoie aux corps mamillaires, etc. est-ce que l'information olfactive va du cerveau au nez ?

Ça suffit.

En voulant être trop précis, on perd complètement le sens des proportions et le sens des mots. La vision vulgaire de l'information qui va de l'œil au cerveau est moins bête qu'elle n'en a l'air. Quand on dit « je vois une poire sur la table » on veut dire que ce qui est au centre c'est la poire physique qui reflète la lumière et non pas l'idée de poire qui éclaire la table. Les signaux cérébraux qui entourent la poire nous permettent tout simplement de voir « poire » avec son cortège de mots.

Ceux qui, dans un esprit pseudo-scientifique, ridiculisent le sens commun oublient que ce n'est pas le sens commun qui simplifie, mais c'est la science qui complexifie dans le but de comprendre pourquoi ce que le sens commun croit être vrai continue à être vrai même si les détails ne le sont pas.

Science IV

C'est assez courant de considérer très ardu de séparer la « pensée philosophique » de la « pensée scientifique » même si certains philosophes considèrent la « pensée scientifique » comme un simple ensemble de notions (pas une pensée) et certains hommes de science considèrent que la philosophie n'est que du vent. Ce qui est certain c'est que la philosophie comme la science est aujourd'hui dans les bras du démon maléfique de la spécialisation. Faut-il ajouter que selon les philosophes analytiques la science a pris en charge pratiquement tout ce que la métaphysique a produit et que, selon certains philosophes continentaux, c'est la poésie qui se charge de ce que la science n'a pas pu ingurgiter ?

Mais la spécialisation peut-elle être un démon bénéfique ? Sans doute quand il aide la politique à mieux s'ancrer à la réalité matérielle.

Science et sciences humaines

Grande tablée de « scientifiques ». On discute des rapports entre la science et les sciences humaines. Et on mange et on boit et on raconte des blagues. En l'honneur de Alan Sokal que l'on vient d'interviewer.

Alan Sokal est un physicien américain qui a eu un énorme succès parmi les intellectuels anti-

intellectuels avec un livre qui ne ménageait pas certains gourous de l'intelligentsia parisienne¹⁸. Tout au long du souper il avance, sûr de lui, et frappe du revers de ses mots ce qui n'est pas clair. Ce qu'il dit à propos des bévues sur la science de Julia Kristeva, de Jacques Lacan ou de Gilles Deleuze est inattaquable.

La fascination d'un éreintement qui ne laisse pas de place au doute fait déborder la conversation. Au début seules quelques gouttes ; après le deuxième verre, c'est une avalasse qui emporte toutes les phrases que l'ambiguïté du langage fait vivre. Tout ce qui n'est pas formule.

Là, je ne suis plus. Je me pose en défenseur de ce Heidegger que l'on vient de réduire à un tas — à un très petit tas — de rien.

— Prenons une phrase comme *Le langage est la maison de l'être*. Êtes-vous vraiment convaincu qu'elle ne signifie rien ?

— Rien. À moins de la considérer de la poésie.

— Ça dépend de ce que vous entendez par poésie.

— Tout ce qui exprime quelque chose de subjectif et qui peut être interprété de milles manières différentes. Ce qui parle aux sentiments et non à la raison.

— Alors cette phrase de Heidegger n'est pas de la poésie. Elle parle à la raison.

Je donne une interprétation : la mienne, qui est plus que mienne. Il me répond qu'après cette interprétation le sens lui semble clair mais que la clarté est dans l'explication et non dans la phrase en elle-même.

On passe à une blague sur les Belges.

Ils partent très tôt, ce qui n'est jamais le cas avec les non-scientifiques.

Je pense à haute voix, en faisant la vaisselle.

Question de contexte, que je me dis. « Le langage est la maison de l'être » vit dans l'histoire de la philosophie. Dans l'histoire. Sans la connaître on ne peut pas comprendre. Comme pour démontrer un théorème il faut connaître les mathématiques et travailler, travailler... avec une bonne dose d'humilité. Deleuze & Co. aussi font partie de l'histoire. C'est un fait. Malheureusement, ce n'est pas tellement le fait qu'ils n'ont rien compris à la science ou qu'ils disent un tas de conneries ou qu'ils cachent les événements et se cachent derrière les mots qui est irritant, mais le fait qu'ils décontextualisent les mots en faisant comme si les mots étaient des pièces d'un *Lego* monstrueux.

Question d'écoute, j'ajoute. Sokal ne sait pas écouter et comme tous ceux qui ne savent pas écouter il peut dire de très belles choses. Choses qui aident ceux qui s'efforcent d'écouter à trouver des phrases qui excitent une raison un peu moins sèche que celle des mathématiciens qui parlent de philosophie en tant que mathématiciens antiphilosophes.

Question de se questionner.

Immatériel.

« L'immatériel est plus flexible, plus malléable, plus adaptable que le matériel », voilà un lieu commun qui crée un « commun » pauvre à cause de son inertie et de la pauvreté de la réflexion qui le soutient. L'immatériel est plus flexible au début d'un processus, mais par la suite il devient encore plus rigide que le matériel : avec de bons tournevis et des marteaux, on défait une voiture, il n'y a pas d'assez bon tournevis pour défaire les concepts qui permettent de construire

¹⁸ Sokal Alan, Bricmont Jean, *Impostures intellectuelles*, Odile Jacob 1997.

une voiture ; avec un coup de cric on défait un chauffeur, il n'y a pas de cric pour défaire la cohorte de concepts qu'une voiture véhicule.

Inanité

Inanité de C. P. Snow : « Ainsi l'éducation scientifique laisse mourir d'inanition nos facultés verbales. »

Prévoir.

Laplace (1749-1827) est très célèbre parmi les ingénieurs pour sa *Transformée* si utile dans l'étude des systèmes. Il est connu des gens moins près de la technique par son affirmation que si l'on avait les conditions initiales de l'univers, on pourrait calculer la position de tous les corps à n'importe quel moment. Les formules « à la Laplace » courent aujourd'hui les rues de la psychologie (cognitive et non) : donnez-moi les conditions initiales de l'être vivant x et je vous prévois son évolution. Mais, les conditions initiales on ne peut donner. Et ce n'est pas parce qu'on décode le génome humain qu'on peut mieux prévoir — ce qui ne veut pas dire qu'on n'en tirera pas des éléments utiles.

Dogmatiques.

Dans l'antiquité les médecins qui disséquaient les corps d'hommes vivants s'appelaient dogmatiques. Il faut ajouter, à la défense de ces dogmatiques, qu'ils ne prenaient que des criminels ! Et les dogmatiques contemporains ? Bien plus civilisés, ils refusent de disséquer les discours.

In electricitate veritas.

Un neurochirurgien américain s'est amusé à stimuler électriquement le cerveau (après avoir ouvert la boîte crânienne) et la stimulation « de l'aire septale faisait naître des sensations de plaisir, de vigilance et de tiédeur, accompagnées d'une vive excitation sexuelle. De surcroît, la répétition de cette procédure, dix jours durant, conduisit le sujet, jusque-là exclusivement homosexuel, à une réorientation hétérosexuelle, suivie plus tard par un passage à l'acte. » Ça fait penser. Penser aux perversions (des médecins), à la psychanalyse (l'homosexualité masculine comme une défense du surmoi, de l'ordre et de la loi, contre le désordre féminin ?), à la technique (pourquoi pas un petit machin dans le cerveau qui stimule en profondeur), à l'amour (l'amour peut-il exister sans un courant électrique induit dans l'aire septale ?), aux rapports entre végétaux et humains (« septal » fait référence aux cloisons de l'ovaire en botanique, et à une aire du cerveau dans les humains), à la vérité (est-ce qu'on est ce qu'on est, avant la stimulation ou après ?).

Progrès I.

Y a-t-il du progrès ? Voilà une question qu'il ne faudrait plus oser poser. Il a été convenu, parmi les gens qui réfléchissent sur l'état du monde, qu'il n'y a en plus. Qu'il n'y en a jamais eu. Selon ces penseurs l'humanité a toujours fait du sur place. L'idée de progrès est une idée moderne, superficielle, prétentieuse, dont l'Occident s'est servi dans sa politique d'expansion économique et religieuse. Les progressistes sont donc les vrais réactionnaires, parce qu'ils ont les yeux rivés aux XIX^e siècle et ils ne le savent pas. Et pourtant. Même si un Progrès avec un grand « P » est discutable, il est très difficile de nier qu'il y a des progrès avec des « p », pas si petits que cela. Il est certain, par exemple, qu'il y a un progrès de la technique : un avancement dans la sophistication, dans la diversification et dans le nombre des machines. Mais il y a surtout un changement dans la manière de construire les machines : l'homme est toujours plus loin, dans des

bureaux de papier et de logiciel. Les machines s'entraident en abstrayant du monde les éléments qui favorisent leur prolifération. Dans un monde où l'éclair a été entubé et circule inoffensif dans les veines de vos maisons¹⁹, les machines mangent à leur faim. Et se reproduisent selon les lois de l'économie.

Innovation

Mais pourquoi l'innovation devient-elle si importante ? Pourquoi ce qui n'innove pas est-il improductif ? Pour que l'on consomme toujours plus. Mais, cette explication est d'assez courte vue, même si elle a une assez longue vie... On innove parce que l'humanité ne peut pas faire du surplace. Les géniteurs ne s'unissent pas par amour, ils s'unissent afin que leur progéniture puisse à leur mort continuer l'innovation et ainsi les éterniser.

Laudatores temporis acti

Les *laudatores temporis acti* semblent ignorer qu'ils s'accrochent à un passé qui fut le présent d'autres *laudatores* d'un passé qui était un présent qui avait les *laudatores* du passé du passé... Où s'arrêter dans cette course en arrière ? à la soupe primitive, puisqu'au mythe de l'âge d'or plus personne ne croit ?

Les « maîtres du plomb » de l'Imprimerie nationale n'ignorent pas que si on dit qu'« *Un texte imprimé en Grandjean, c'est le même livre que lisait Louis XIV* » à une journaliste aux prises avec les dizaines de polices de cette merde de Word et avec l'encre de cette foutue imprimante plus cher qu'un parfum de chez Dior, on a un effet assuré. La proximité — si débile soit-elle — avec un Grand, le saut à travers les siècles, et la fascination pour un artisanat qui disparaît feraient craquer même les plus endurcis défenseurs de la technique moderne. Et pourtant, avec un ordinateur et des procédés techniques modernes on pourrait construire « *le même livre que lisait Louis XIV* » sans avoir besoin de l'Imprimerie nationale. Ce serait l'artisanat chez soi, le vrai, comme à l'époque, non de Louis XIV, si proche de nous, mais de Charlemagne, de Tibère ou de Pisistrate.

L'imprimerie ne mit-elle pas en crise, et en cause, les copistes ? et les copistes les « artistes » qui peignaient et sculptaient les premiers signes traducteurs de la voix ? Et, comment ignorer que ces symboles, fils de la parole, avaient mis en crise, et en cause, le bonheur des cris animaux de nos premiers ancêtres ?

Certes la manipulation des poinçons n'a rien à voir avec le clic sur les polices de Word. Le toucher n'y est plus et les odeurs non plus. Même la vue est une autre, sans ombres, sans pesanteur. C'est la route vers l'abstraction qui nous éloigne de la fatigue physique et qui, contrairement à ce que pensent les nouveaux Caton, n'est nullement un choix économique d'industriels et de financiers méchants ni de chercheurs méphistophéliques ni un mouvement aveugle de la technique. C'est la route difficile, dangereuse, sublime, humaine qui mène des biceps aux neurones, des gros sabots aux escarpins, de la monte à l'érotisme, de la poésie des cieus à celle de la parole.

Possibilité

Mes amis nostalgiques du sens d'antan ne lâchent pas prise. Hier encore, le seul qui ne s'est pas réfugié à la campagne pour fuir ces températures insensées : *nous sommes projetés dans un vide éthique et normatif où la simple possibilité technique déclenche les processus pour rendre les possibilités des réalités. On peut faire des poules sans tête ? On les fait.* Mes amis nostalgiques ignorent que les possibilités ne sont pas dans le vide, qu'elles deviennent réelles parce que tout

¹⁹ Les technocrates, ennemis de la poésie, parlent de câbles et d'électricité.

est là pour les accueillir. Mes vieux amis nostalgiques ont beaucoup d'élèves qui sont nostalgiques d'un monde qu'ils n'ont jamais connu. Des mondes, pour eux, vides. Bien plus vides que ceux à venir.

Mots.

Les mots aiment les mots. Trop souvent, trop. Ils sont si dépendants, l'un de l'autre, qu'il leur suffit de rester seuls pendant quelques secondes pour perdre tout leur bon sens : pour s'assécher et devenir de simples entrées d'un dictionnaire. On pourrait dire « pour mourir » si les mots avaient un corps.

Écoutez autour de vous et vous entendrez qu'ils ne sont jamais seuls : ils trouvent toujours d'autres mots qui n'attendent que leur appel, qui aspirent à former une famille, pardon ! un discours.

Assez banal, je le sais, mais c'est à cela que je pensais en lisant dans un journal « Le manque du manque de Lacan ».

Banal.

Et si j'enchaînais quelques mots pour sortir de la banalité ? Il est vrai que si ce que je viens d'écrire a moindrement de sens, ce n'est pas moi qui vais enchaîner, mais ce sont les mots qui vont commencer à faire des appels, à se rejoindre, à s'embrasser et tout le kit. « Mes » mots sont prêts. Laissons-les aller. Si je les freine, un jour ou l'autre, je vais le payer — si je fréquentais les psys, il faudrait dire que je vais « les » payer : que je vais payer ces mots qu'un expert quelconque aurait emprisonnés.

Cette histoire d'emprisonnement de mots va bien au-delà de la psychologie. Tout discours est une prison et, plus le discours est rationnel, plus la liberté des mots est limitée.

De l'irrationalisme à l'état pur ! me dis tu.

Si ce que tu appelles irrationalisme (et que je préfère appeler hasard) ne vient pas mettre un peu de désordre, l'ordre du discours devient, comme on dit de l'autre côté de la frontière, *self-sufficient*. C'est-à-dire que les mots se tiennent ensemble indépendamment de tout ce qui n'est pas mot et deviennent tellement autonomes par rapport aux corps qui les émettent que toutes les tentatives de les ancrer au concret sont vouées à la faillite. Les discours « rationnels » où l'enchaînement des causes et des effets est parfait sont toujours des discours faux : ils ne reflètent rien de ce qui « est », ne reflètent même rien des mots qui dans l'histoire ont pris en charge une partie du monde, ne sont que jeu mécanique au service de la toute-puissance famélique de sujets à l'inconscient frêle.

Ils sont des justifications « rationnelles » d'un comportement irrationnel.

Les réseaux de la raison

Dès que la raison a eu conscience de sa puissance, les jeux étaient faits et, depuis, seul son tribunal peut certifier comme étant *solide* un lien quelconque. Même si la machine de la raison a commencé à fonctionner de centaines de milliers d'années avant les philosophes grecs, il est clair que, depuis Platon, la recherche de nouvelles idées — dit de manière plus prudente, d'une compréhension qui n'est pas une simple répétition mécanique de ce qu'on vient d'entendre — est un phénomène qui ne peut qu'entraîner les conséquences qu'il a entraînées : la création de mondes de paroles ayant des liens entre eux au moins aussi importants que ceux qu'ils ont avec le monde concret. L'invention de l'écriture, qui est l'entrée de la répétition mécanique dans le monde des mots, a permis de concrétiser les liens en leur donnant une présence physique qui favorise des dissections inimaginables hors de l'oral. Puisque la raison ne travaille que sur les liens, voilà que la position des mondes de paroles par rapport au concret est théoriquement (c'est-à-dire parmi les paroles organisées en discours) sans importance. Voilà, qu'on peut même

faire disparaître le concret en tant que concret.

Non seulement la raison s'alimente de liens mais elle s'ennuie facilement de voir toujours les mêmes ; elle a besoin de créer elle-même de nouveaux liens pour les ingurgiter, les assimiler et les restituer afin qu'ils deviennent des aliments pour d'autres raisons. Il est évident que je parle de la raison et non de la Raison : de la raison propre à chaque individu. Je parle de raison comme je pourrais parler de nez ou de bouche même si la raison ne s'identifie pas au cerveau. Comme il n'y a pas de bouche universelle ainsi il n'y a pas de raison universelle, mais comme ma bouche a plein de choses en commun avec la tienne, entre autres le fait qu'elle puisse mordre, baiser, etc. ainsi ma raison a des choses en commun avec la tienne. Mais rien de plus. Pas besoin de penser à une Raison et encore moins à un Dieu.

En créant de nouveaux liens la raison crée des chemins, ouvre des possibilités dont elle est incapable de juger le « réalisme » car, pour elle, tout lien est « réel ». La raison était en réseau bien avant la mode des réseaux : elle est réseau, rien d'autre que réseau.

Idées

Qui n'a jamais eu l'impression d'avoir eu de très bonnes idées, parfois des idées même géniales que, à cause de l'imbécillité d'un chef quelconque, de l'incompréhension des amis, de l'envie des collègues ou tout simplement de la bêtise ambiante, il n'a pas pu mettre en pratique ? Personne. Mais, y a-t-il de bonnes ou de mauvaises idées ? Je ne sais pas. Mais je sais une chose : il est très facile d'avoir des idées géniales : il suffit d'être le moins intelligentes. Ce qui veut dire que les idées sont toujours bonnes, même les pas bonnes, vu que les personnes non intelligentes se comptent sur les doigts d'une main. Des catégories comme « bon » ou « mauvais » ne s'appliquent pas aux idées. Aux idées ne s'applique rien. Elles ne sont rien, ne sentent rien et ne disent rien : elles sont comme les gaz parfaits. Je me rappelle, ça devait être à peu près il y a quinze ans, quand j'avais eu des idées « géniales » par rapport à une certaine « politique éditoriale ». Je les croyais tellement géniales que je ne les avais même pas expliquées. Elles étaient tellement géniales que l'autre jour on m'a dit qu'il y a quinze ans j'avais raison, mais que j'étais trop en avance. Mais n'est-ce pas cela la génialité ? Non. C'est la bêtise. Trop souvent les idées géniales ne sont que des mots habillés en pensée. Mes idées d'édition, par exemple, ne tenaient pas compte des contraintes de l'organisation, de la psychologie des individus, des machines, de l'ignorance de mes collègues, du machisme de la boîte... Elles étaient de simples idées, faciles et sans intérêt ; elles étaient, comme toutes les idées, du n'importe quoi jusqu'au moment où un événement réel (hors des idées et des mots) pouvait les mettre à l'épreuve. Et quand elles ont été mises à l'épreuve, elles se sont cassé les cornes. On pourrait se demander si cela ne vaut pas que pour les idées qui servent à quelque chose, des idées « pratiques ». Certes, on peut se le demander. On peut tout se demander, comme on peut tout répondre. Mais, les idées ne vivent pas dans le monde des idées (elles s'emmerderaient trop !), elles ont besoin de se frotter à la réalité : aux sentiments, aux rapports humains, à la politique, au travail. Elles ne peuvent pas s'empêcher de réveiller le réel qui dort, de se chercher des contre-preuves. Et les contre-preuves on les rencontre partout, il suffit de ne pas les fuir. Prenez le monde de la poésie ou celui de la philosophie, par exemple, deux mondes où, il serait naturel de penser que les idées peuvent être bonnes indépendamment de leur application — parce que, entre autres, elles n'ont pas d'application. On pourrait le penser si on était l'un des trois ou quatre imbéciles qui vivent sur terre, mais nous ne le sommes pas (surtout toi, lectrice, qui a la patience de me suivre) et donc nous savons que, dans la poésie, il n'y a pas d'idées, mais de la musique et que les rares fois qu'il y a des idées, ce sont des images qui ont leur contre-preuve dans d'autres images tirées de l'histoire personnelle ou de la Grande Histoire. Les idées c'est du cinéma — dans le cerveau. Dans la philosophie les idées ont la contre-preuve des autres idées qui ont déjà été figées par

l'histoire (et qui donc ne sont plus des idées, mais de simples briques sociales) et qui transforment le philosophe en un joueur d'échecs qui change les règles au cours du jeu. Il y a bien sûr joueur et joueur. C'est pour cela que les idées de Kant semblent être plus solides, plus bien pensantes que celles d'un morne professeur de littérature comparée qui se rend intéressant à force d'oxymorons. Ce dernier a comme seule contre-preuve la bêtise de ses collègues qui, comme lui, sont dans la production forcée de phrases pour justifier leur salaire, Kant avait comme contre-preuve des milliards de petits signes sur papier. Et les idées dans les sciences humaines ? Simple. Plus elles sont géniales et plus elles sont bêtes, parce qu'elles se vantent de ne pas être de simples constats, parce qu'elles tirent le char du monde comme la célèbre mouche. Et le char tourne en rond, tiré par des hommes géniaux sans idées et poussé par des hommes normaux sans idées, sous les yeux complaisants des brocanteurs de la foire aux mots.

Abstraction.

Je ne suis pas sûr que les animaux ne soient pas capables d'abstraction. Je suis presque sûr du contraire. Ce dont je suis profondément sûr, par contre, c'est que l'homme est le seul animal qui puisse inhiber sa capacité d'abstraction, qui puisse regarder les choses en faisant le choix de ne voir que des détails — qui ne sont donc pas des détails, mais des « éléments » en soi — sans liens sinon avec le mot qui les caractérisent. Ce qui permet à l'homme de dé-abstraire, de défaire ce que la perception fait, c'est la raison : la même raison que les naïfs croient être au centre de la faculté d'abstraction.

Discours.

Baudrillard est un cas extrême d'intellectuel discoureur, et en tant que cas extrême, il est une cible facile. Une tête de turc idéale, pour ceux qui sentent encore un certain attachement aux choses concrètes, aux choses qu'on touche avec autre chose que des mots ; pour ceux qui croient à l'importance des mots, mais qui n'ont pas oublié que, derrière et devant les mots il y a des corps.

Les mots sont légers, éphémères, volubiles ; Nietzsche aurait dit féminins. Bien plus légers et éphémères que les images. Pour vivre, il faut les ancrer à quelque chose hors du langage : des événements, des sentiments, des phénomènes physiques ou sociaux, etc. Vous me direz : « les événements, les sentiments, les phénomènes sont ce qu'ils sont parce qu'on a des mots pour les décrire. Parce qu'on leur donne un sens ». Vrai. Vrai et faux en même temps. Vrai parce que sans mots on n'est pas dans le monde. Faux parce que l'on peut ancrer les mots aux mots ancrés aux mots ancrés aux mots ancrés... à l'infini, sans jamais sortir du langage, sans rien toucher²⁰. Il a deux manières bien rodées de se tenir en équilibre entre les mots et ce qui n'est pas mot : en s'appuyant sur la technique ou sur la poésie²¹. La technique, via les mots de la science et du langage naturel, nous oblige à mettre en relation et à modifier les objets concrets. La poésie met en relation et modifie des affects, des sentiments, des connaissances : c'est-à-dire les mouvements intérieurs au corps, du corps intérieur.

Ce qui n'est pas poésie ou technique — les sciences humaines par exemple — trouve difficilement un équilibre entre les mots et les choses. Quand on est un intellectuel et qu'on n'est pas protégé par la science-technique ou par la poésie, limiter le pouvoir d'attrait des mots que l'on vient de prononcer ou d'écrire sur les mots qui dorment dans la langue, demande une force surhumaine. Se laisser transporter par les mots, en croyant faire de la science, c'est facile et,

²⁰ Ce n'est pas tout à fait vrai. Mais bien des intellectuels font comme si.

²¹ La technique et la poésie comme type pur, sans les vicissitudes de la mise en pratique.

étant facile, c'est très répandu. Mais se laisser aller aux mots ne veut pas nécessairement dire « dire n'importe quoi ». C'est pour cela que je suis loin de penser, comme le font certains critiques de la postmodernité, que Baudrillard dit n'importe quoi. C'est tout le contraire. Ses mots sont liés, très étroitement liés. Ils sont enchaînés, prisonniers même. Prisonniers d'un discours. Il est évident qu'en « prisonnier d'un discours », ce qui fait problème ce n'est pas *prisonnier*, ni *discours*, c'est *un*.

Généralisation

Toute généralisation est fautive²². Surtout celles qui sont le fruit d'une longue réflexion et qui se targuent de n'avoir rien de hâtif ou d'imprudent. Elles sont fausses, car elles prétendent à une vérité abstraite inexistante. Ce n'est pas un hasard si l'idée de Dieu des religions monothéistes est l'idée la plus fautive et mortifère inventée par les humains. Nous nous accommodons à l'idée que les généralisations sont vraies à cause de leur efficacité et parce qu'elles sont essentielles pour saisir le monde (et Dieu, qui a déjà très bien servi à cela, commence à céder sa place à la technique qui sera sans doute moins nocive). Aujourd'hui elles sont encore plus nécessaires, car elles sont le pain quotidien que science, technique et sciences humaines s'échangent. Il y a, bien sûr, des généralisations meilleures que d'autres : ce sont celles qui passent par la littérature, celles qui se vantent de leur subjectivité et qui admettent de tirer leur force de leur partialité. Celles qui reflètent un point de vie. Balzac est philosophe non pas parce qu'il a étudié la philosophie ou parce qu'il a une vision du monde, mais parce qu'il a créé des types qui, loin d'être des abstractions, font des généralisations dont la fausseté contribue à la création d'une vérité, dans la tête du lecteur. C'est à cause de leur fausseté qu'affirmer que les généralisations ne disent rien sur les objets à partir desquels elles sont créées, et que par contre elles sont des indications claires sur la psychologie ou sur l'histoire de l'individu qui les fait est devenu un lieu commun. Si les généralisations étaient vraies, on ne serait que des cailloux polis, abandonnés par le torrent de l'expérience. Il suffit d'observer l'incapacité d'intégrer la réflexion à la vie des intellectuels qui pensent penser parce qu'ils papillonnent dans le champ des abstractions pour comprendre que la généralisation, sage-femme des concepts, coupe le cordon ombilical de la vie. Que ce soit l'âme qui différencie les hommes des animaux ou leur capacité de se détacher du monde à l'aide de la conceptualisation, ne change pas grande chose : à un certain moment une espèce parmi les animaux a réussi à avoir du plaisir et du pouvoir en jonglant avec les concepts et à partir de ce jour-là elle ne peut pas ne pas généraliser quitte à retourner parmi ses confrères, les animaux sans parole. Mais, à partir du développement actuel de la science et de sa mère la technique, cette espèce volage peut déléguer à la technique les généralisations efficaces et laisser que les jeux de langage du quotidien et de la littérature ne généralisent que pour montrer la fausseté de toute généralisation. La prise en charge de l'abstraction par la science et la technique permettra, sans doute, à l'humain de s'amuser à plonger dans l'animalité pour se rafraîchir l'esprit et en sortir, éventuellement, quand les chaînes du corps sont trop courtes.

Classification I

Classifier ? Facile ! Il suffit de raisonner. Est-ce que tu mettrais un caillou dans la catégorie des livres, dans celle des moustiques ou dans celle des maréchaux-ferrants ? Dans aucune des trois, bien sûr.

Classifier c'est facile. Quand c'est facile. Comme mettre les vaches et les femmes dans les mammifères. Mais mammifère, livre, moustique et maréchal-ferrant sont des tiroirs bien huilés où, pilotés par les seuls automatismes de la langue, dès la première enfance, on place les objets

²² Il serait enfantin de nous opposer le paradoxe du menteur à propos de notre généralisation : sa vérité est inscrite en ce qui suit.

sans besoin d'y penser. Il y a d'autres tiroirs, des tiroirs sans fond — peut-être même pas des tiroirs — où l'on dépose les idées depuis l'adolescence, en faisant semblant d'y avoir réfléchi. Voilà donc surgir l'étonnement, quand quelqu'un propose de mettre dans le tiroir de gauche ce qui a toujours été dans celui de droite ou de mettre dans celui du haut ce qui est dans celui du bas.

Comment ! On ne change pas de place aux concepts du jour au lendemain pour le simple goût du changement ! Les concepts ne sont pas des pièces de Lego ! Ils structurent notre vie !

Prenons l'exemple de la classification des êtres vivants qui semble, dans certaines branches, si bien huilée. Il y a actuellement une proposition pour que deux de nos cousins les plus sympas, les bonobos et les chimpanzés, deviennent nos frères et entrent dans le genre *Homo* avec nous (nous ? nous, qui ?). Selon la nouvelle classification on aurait donc dans le genre *Homo* : l'*Homo sapiens* où on retrouve les Américains, les Irakiens, les Mongoles, etc., nous, quoi ! l'*Homo paniscus* qui caserait les sympas bestioles qui se sucent au lieu de se battre et l'*Homo troglodytes* pour ceux qu'on accuse d'être un réservoir d'HIV-1. Étonnant ? Pas tellement.

Il serait bien plus étonnant si on proposait une classification du genre *Bonobo homo* (pour nous), *Bonobo paniscus* (pour les bonobos) et *Bonobo troglodytes* (pour les chimpanzés). Non seulement parce que le genre passerait d'*Homo* à *Bonobo* mais aussi parce que *sapiens* disparaîtrait et l'espèce qui donne le nom au genre serait la *Panisca* et non la *Sapiente*. Pour les prochains dix mille ans *Paniscus* au centre sans plus de *Sapiens* ? Une très bonne idée : n'est-il pas vrai que *Sapiens* est au fondement du travail et que la connaissance est toujours plus prise en charge par la technique ? et que *Paniscus*²³ nous jette dans le plaisir ?

Si j'avais une responsabilité quelconque auprès du CUL (*Classification Uniformisation Labor*) je proposerais de séparer les mâles des femelles tout de suite après avoir séparé les végétaux des animaux. Depuis quand une vache est plus semblable à un taureau qu'à une femme ou un chien à une chienne qu'à un homme ? Vous me direz qu'un homard mâle est plus proche d'un homard femelle que d'un homme, sans doute, mais... j'ai des doutes.

P.S.

Que la nouvelle classification des *Homos* soit fondée sur le code génétique me gâche le plaisir de me retrouver avec les frères bonobos (que, soit dit en passant, je préfère aux frères musulmans et aux frères catholiques). J'ai peur que transformer le code génétique dans la nouvelle âme numérique des vivants soit l'indice que l'intégrisme scientifique s'apprête à concurrencer les intégrismes de l'âme pécheresse.

Classification II

Même si vous n'avez pas lu *Penser/Classer* de Perec vous savez que la tâche de classer les livres dans une bibliothèque est interminable ; pas besoin d'avoir lu *La raison classificatoire* de Patrick Tort pour imaginer que la classification n'est pas une tâche comme les autres, ni *Kant et l'ornithorynque* d'Umberto Eco pour subodorer que la sémiotique ne vit pas sans classer. Dès qu'on parle, on classe, on catalogue. Dès qu'on vit on met de l'ordre et quoiqu'en disent certains réactionnaires, il est impossible pour les humains de ne pas mettre en ordre et il n'est pas besoin de connaître mouche en lait pour savoir que tout désordre n'est qu'un nouvel ordre. Si la vie est classification, quoi de plus logique que de classer les êtres vivants ? Mais avant de classer les vivants il faut séparer les organismes vivants de la matière non vivante (tous ceux qui se sont déjà confrontés à la difficulté des classifications, tous donc, savent qu'un classement se réduit tôt ou

²³ Pour ceux qui ont perdu leur latin : *Paniscus* signifie petit Pan et Pan était l'insatiable coureur de nymphes et de troupeaux. Petit Pan parce que les bonobos sont encore plus petits que les hommes petits qui — c'est bien connu — sont plus attirés par les nymphes que les hommes grands.

tard à un choix binaire : blanc ou noir, tôt ou tard, matière ou esprit, bon ou méchant, avec moi ou contre moi, vrai ou faux, jusqu'aux 0 et 1 des ordinateurs). Mais pourquoi séparer la matière vivante de l'inerte ? Probablement parce que ce qui nous frappe en premier c'est le mouvement et on est donc facilement porté à identifier mouvement et vie, avec, bien sûr, les difficultés d'expliquer pourquoi une roche qui roule ou l'eau de la mer ne sont pas vivantes. Mais je ne veux pas faire de voltige philosophique, c'est une tâche trop facile pour l'*Homo sapiens* — qui semble né pour cela.

L'*Homo sapiens* (disons les êtres vivants qui parlent et donc cataloguent) fait partie du règne des animaux qui, avec les végétaux, constitue les deux règnes des vivants comme on apprend à la petite école. Dans cette première division j'ai déjà des difficultés : pourquoi les éponges (animaux pratiquement immobiles) sont-elles mises avec les guépards (qui peuvent courir à plus de 100 km/h) plutôt qu'avec les rhododendrons ? Pas facile à savoir. On a décidé comme ça et après on a trouvé bien des justifications pour dire que c'était la meilleure façon de faire (et de défaire), parce que quand on fait des classifications on défait toujours quelque chose d'autre : on choisit d'oublier une ressemblance pour en favoriser une autre ou on considère qu'un détail est important et que l'ensemble ne l'est pas. Personnellement, je connais des personnes qui sont plus proches des panthères que des gorilles et d'autres qui ont plus l'allure de mollusques que d'orangs-outangs et pourtant elles sont classées comme nous dans les primates avec les singes et non dans d'autres ordres ou, à la limite dans d'autres *phylia* aux noms plus ou moins impossibles à écrire comme les *Platyhelminthes* constitués de 20 000 espèces, toutes sans anus (je n'avais jamais pensé que le cul pouvait être un élément si important dans la classification). Le règne animal a donc été divisé en 25 *phylia* et nous faisons partie du phylum des *Chordata* avec 50 000 autres espèces. Si 50 000 vous semble beaucoup, pensez que le phylum des *Arthropoda* (celui des insectes) contient au moins un million d'espèces. Notre *phylum*, le seul ! Wôw ! contient des *Subphylia* (trois) dont le nôtre qui contient 47 000 espèces qui s'appelle *Vertebrata*. Quand donc vous dites à votre ami « espèce d'invertébré », du point de vue zoologique vous prenez martre pour renard. Dans les *vertebrata* on se retrouve un peu plus : il y a la classe des oiseaux, celle des reptiles, celle des amphibiens, celle des poissons... bien non. Les poissons, c'est plus compliqué : ils ont besoin de plusieurs classes. Est-ce parce qu'ils sont les premiers ou parce qu'ils sont les plus ignorants ? Par contre on a réservé aux mammifères une classe (on ? d'autres mammifères, bien sûr). Les mammifères sont divisés en deux sous-classes *Prototheria* (glandes mammaires sans mamelons) et *Theria* (glandes mammaires avec mamelons). Je laisse au lecteur la tâche de nous classer dans une des deux sous-classes (pour faciliter la tâche de classification, je vous dirai que les vaches sont dans les *Theria*). Une des deux sous-classes, je ne vous dis pas laquelle, est divisée en 35 ordres et parmi ceux-là il y a l'ordre des ordres, l'ordre qui met de l'ordre (ou au moins c'est ce qu'il prétend), notre ordre : les *Primata* qui, contrairement à ce que pensent des primates ignorants, ne contient pas seulement des hommes, des gorilles, des singes en général, mais aussi des lémuriens et des tarses et surtout les *Daubentoniidae* qui ont la caractéristique d'avoir les deux mamelons autour du sexe (ce qui explique l'appellation de *aye-aye* en langue « vulgaire »). Nous qui appartenons à l'espèce *Homo sapiens*, nous avons une famille complètement à nous (wôw ! une autre fois) : les *Hominidae*. Pour terminer, il me semble important de se demander si c'est un hasard qu'on ait une famille pour nous seuls au lieu de la partager avec, qui sais-je ? les gorilles et si, en admettant que ce fût les gorilles qui faisaient la classification ils n'auraient pas réservé une famille pour eux et ils n'auraient pas mis l'*Homo sapiens* avec les orangs-outangs. Employer les dimensions physiques pour classer n'est pas plus bête que d'employer le langage. Mais probablement ma question est une fausse question, probablement les gorilles s'en foutent des classifications. Oui, probablement l'*Homo sapiens* et le seul *animal classificatoriensis*.

Travail

Le travail a toujours moins besoin d'animaux et d'hommes-animaux, toujours plus de machines et d'hommes-femmes et l'une des tâches qui nous incombe, pour que le saut ne soit pas une chute, c'est de prendre acte de la fin du « Je travaille donc je sue » pour hâter celle du « Je travaille (salarié) donc je suis ».

Fondamental

Quelqu'un, au débotté, vous demandât : « Y a-t-il eu des changements fondamentaux dans la production dans les deux siècles derniers²⁴, en Occident ? », que vous écarquilleriez les yeux comme la chatte à Jeanne et balbutieriez : « Oui... Non... Peut-être... Ça dépend... Je ne sais pas... ». *Fondamental* introduit un tel flou que toute réponse est possible. Si on s'efforce d'aller au-delà du balbutiement initial, la réponse peut déclencher des discussions sur la signification de *fondamental* ce qui n'est pas nécessairement oiseux. Mais quel intérêt y a-t-il à cerner la signification de *fondamental* ? Ne risquons-nous pas de nous embarquer dans un exercice complètement stérile, bien qu'amusant et instructif ? Oui, il y a cette possibilité, mais il y en a aussi une autre. Si l'on considère que *fondamental* est une épithète de « production » et que les changements dans les méthodes de production de la richesse ont un impact palpable sur la vie des individus, alors le fait de s'accorder sur la signification de *fondamental* permettra, dans le meilleur des cas, d'envisager des actions communes et, dans le pire, de savoir qu'on partage une vision du monde.

Prenons, à titre d'exemple, l'arrivée du train. Les changements entraînés par l'introduction du train peuvent-ils être qualifiés de fondamentaux ? Le train permet de se déplacer plus rapidement que les chevaux et de transporter des charges beaucoup plus lourdes ; il ne requiert pas qu'on soit excessivement riche pour faire de longs voyages assis et il est aussi très démocratique quand, sans se soucier de la richesse, de l'âge, de la nationalité et du sexe, il entasse comme du bétail ceux qu'on a prédestinés aux camps. Le train facilita certaines choses, en permit d'autres qui étaient pratiquement impossibles et — petite concession à Dostoïevski et à tous les réactionnaires intelligents — baissa terriblement le niveau du sens critique de ceux qui voyaient dans la technique la solution à tous les malheurs. On peut continuer : des garçons d'étable se transformèrent en ouvriers et se déplacèrent de la campagne à la ville ; les postillons devinrent des chauffeurs, les éleveurs de chevaux se transformèrent en propriétaires d'usine et les voyageurs en touristes. Dire que le train n'a pas causé de grands changements serait un sacrilège envers la logique et envers la langue française. Il est évident qu'il s'agit de grands changements, comme ceux que procura l'introduction des scies mécaniques, des tracteurs ou des voitures. Comme l'introduction de tout ce qui se meut sans besoin de l'énergie des muscles de l'homme. Mais pas seulement ce qui se meut.

Qui pourrait nier que l'introduction des matières plastiques, celle de nouveaux métaux, de la pénicilline, des avions ont eu un grand impact ? Et la photographie, la télévision, l'aspirine et la pilule ? La bombe atomique et le nylon ne sont pas des babioles, n'est-ce pas ? Et le téléphone mobile ? Il faudrait vraiment être des malades de l'esprit — ou des dogmatiques qui érigent des

²⁴ Pourquoi deux siècles ? Pour se limiter à l'époque où la science moderne a eu une influence sur les mécanismes de production. Pour s'entendre : il ne s'agit pas de traiter de l'importance de l'invention de la roue, même si la roue a eu un impact énorme sur la vie des humains et de certains animaux. Même la roue permet de mettre en évidence les difficultés de la recherche de ce qui est fondamental. Qui, parmi les lecteurs, sait que dans certaines parties de l'Occident européen, comme les Alpes, la roue a fait sa première apparition d'une certaine importance avec les motos et les voitures ? Et pourtant, il suffit d'y penser un peu pour s'apercevoir que c'est bien normal : dans des prés et des bois avec des pentes à 40 %, les jambes sont des instruments indépassables, surtout si elles soutiennent des hommes de somme. Des hommes et non des bêtes, car les bêtes, les vraies bêtes, celles qui ont quatre pattes restent plus volontiers sur le plancher des vaches.

digues de non-pensée pour se protéger contre la mobilité du langage — pour dire que rien n'a changé. N'étant pas malades, et encore moins dogmatiques, nous pensons que tous ces changements n'ont rien de « fondamental », ce qui revient à dire que ce que nous voudrions qualifier de fondamental est plus fondamental que ce fondamental-là. Bien sûr, il faut maintenant espérer trouver quelque chose de fondamental, sinon on se retrouve avec une poignée de mouches, ce qui n'est sans doute pas sans intérêt pour les entomologistes, mais, pour le moment, c'est le cadet de nos soucis.

Parmi les changements dont il vient d'être question, considérons ceux qui sont liés au passage des conditions de vie des paysans à celles des ouvriers, car pratiquement tout le monde s'accorde pour dire que ce passage a été d'une importance capitale. Le paysan qui abandonne ses champs — qui, très souvent, ne sont pas les siens — pour aller en ville et se clôturer dans une usine, continue comme avant, à travailler avec ses muscles. Son cerveau, dans l'usine, ne lui sert que comme « contrôleur » ponctuel de ce que font ses mains. Le bon ouvrier est celui qui, dans les temps établis, fait ce qu'il doit faire de façon « machinique », car le patron est intéressé surtout par sa motricité. Le patron ne sait pas quoi faire des fonctions dites supérieures, celles qui sont liées au langage — le langage, comme l'écrit Paolo Virno, est éventuellement « développé dans les réunions syndicales »²⁵. Au lieu d'étriller les chevaux, il huile les engrenages. Il portait des bottes de foin ? maintenant il déplace des boîtes de vis. Il trayait les vaches ? il serre des boulons... De la main-d'œuvre qui change d'œuvre, mais pas de mains. On continue à lui demander les mêmes choses. On continue à soutirer la richesse de sa force physique, de son conditionnement moral et de sa capacité à supporter la fatigue. Il est vrai qu'il ne vit plus dans des espaces ouverts, que le sourire du soleil qui se lève ne baise plus son front perlé de sueur... mais il est vrai aussi que, quand on a faim, on se fout des espaces ouverts et que le sourire du soleil est moins important que celui de son propre fils qui, en ville, court moins de risques de manquer de tout²⁶. Donc pour le paysan devenu citadin il n'y a pas de changements fondamentaux, juste quelques espoirs (souvent déçus) en plus : l'espoir de voir son fils devenir un riche propriétaire était impossible ; maintenant, à tort ou à raison, il est permis d'imaginer qu'au moins le premier rejeton aura son magasin, son atelier et même son usine.

Mais si la destruction de la paysannerie n'est pas un changement fondamental, quels changements pourront aspirer à ce titre ? Un changement qui ne soit pas un simple changement des conditions de travail, mais qui libère l'homme du travail en tant que source de fatigue, qui fait sauter les contraintes temporelles hors de son contrôle, qui transforme le travail d'instrument de mesure de la richesse et de police des besoins en « activité ». Pour en arriver là il y a sans doute une infinité de routes, mais, probablement, un seul pont : le pont qui « anime » les machines. Nos ancêtres qui domestiquèrent les animaux pour leur « déléguer » un peu de leur fatigue sont sans doute ceux qui sont les plus proches de nous qui nous apprêtons à « animer » les machines. Cette animation n'est pas une simple singerie des animaux (comme le tracteur singeait le mulet) ou des esclaves (comme le lave-vaisselle singe l'adolescente qui travaille en ville pendant que son père estive en Engadine), mais imite les manières de raisonner des humains.

Pour construire un tracteur, il faut une usine ; dans cette usine, avant l'entrée de machines « animées » (avant les années 1970, grosso modo), les ouvriers faisaient, dans des temps fixes, des opérations plus ou moins bien définies que les responsables de la production avaient établies pour atteindre le maximum de productivité compatible avec les luttes syndicales et les caractéristiques « psychophysiques » moyennes. Aujourd'hui, le petit-fils de l'ouvrier écrit des programmes pour

²⁵ Ce qui pousse souvent les patrons à préférer les ouvriers silencieux à ceux qui ont trop de paroles et donc trop de lubies.

²⁶ Ceci va à l'encontre des lieux communs des intellectuels citadins qui ont vu la campagne par l'entremise de Virgile ou de leur oncle *gentleman farmer*. Le passage en ville a représenté une amélioration des conditions de vie pour beaucoup de paysans. Même les paysans qui abandonnent les montagnes du Pérou pour vivre dans les bidonvilles qui entourent Lima améliorent certaines de leurs conditions de vie. Il faudrait arrêter de traiter les paysans comme du bétail qui s'entasse devant la ville-boucherie sans savoir ce qui les attend.

un robot qui fait une grande partie du travail du grand-père. Que le petit-fils de l'ouvrier ait fréquenté l'université, qu'il soit ingénieur en informatique, qu'il écrive des programmes pour un robot qui serre des boulons sans besoin d'interventions humaines, n'apporte pas automatiquement des changements fondamentaux²⁷ dans les conditions de vie du petit-fils par rapport à celles du grand-père. Ce qui change, c'est que le travail du petit-fils n'est plus centré sur les mouvements des muscles qui suivent les mouvements de la chaîne de montage, mais sur les « mouvements » des neurones qui suivent des constellations d'idées et qui s'accrochent aux mots des autres — ce qui obligerait un nouveau Chaplin, qui voudrait fustiger les mœurs en riant, à chercher le rire dans la gesticulation des paroles et non dans celle des bras²⁸.

Le travail concret est devenu moins concret : l'homme anime la machine et la machine manipule les matériaux. Est-ce là le fondamental que nous recherchons ? Peut-être. Avec Robert Kurz on pourrait dire que le « devenir abstrait du travail concret » est ce qui creuse le tombeau du travail salarié. C'est sans doute vrai, mais, dans cette position, il y a quelque chose de trop mécanique : une espèce de nécessité qui semble pouvoir se passer des interventions des individus. Et si on regardait de l'autre côté ? et si on considérait, comme dans *Empire*²⁹, que c'est le langage qui se « concrétise » en devenant lui-même un élément (l'élément) de production ? Est-ce qu'on pourrait mieux saisir le « fondamental » ? Oui, vraisemblablement. Le fait que le langage — le travail d'abstraction et de catégorisation du cerveau — devienne le moteur principal pour créer de la richesse oblige à repenser complètement les mécanismes de pouvoir, de lutte et d'émancipation. Comme dans *Empire*. C'est pour cela aussi qu'*Empire* est un livre important. C'est parce que, contrairement au mécanisme du « devenir abstrait du travail », il ne laisse pas de côté les tonalités subjectives : il y a la biopolitique, il y a le désir, il y a la richesse de la pauvreté et il y a une multitude, qui n'est pas une masse amorphe que la technique et le pouvoir de l'État conduisent où bon leur semble.

Une mise en garde s'impose : *un changement fondamental de la production dans le passé qui n'a pas causé de changements fondamentaux dans les conditions de vie n'est pas considéré ici comme fondamental. En ce sens le passage de la campagne à l'usine fordiste n'est pas pour nous fondamental. Par contre un changement important de la production qui est en cours est fondamental s'il permet d'envisager des changements fondamentaux. Si dans un futur plus ou moins éloigné, on s'aperçoit qu'il n'y a pas eu les changements espérés dans les conditions de vie, nos descendants spirituels, s'ils continuent à penser à peu près comme nous, en tireront comme conséquence que les changements n'étaient pas fondamentaux comme l'avaient cru leurs ancêtres (nous, dans ce cas-ci). Et ce sera à eux de chercher ce qui est ou qui sera fondamental³⁰. Comme quoi le fondamental non seulement est historiquement déterminé, mais il l'est aussi culturellement et psychologiquement. Ce qui n'est pas bien étonnant.*

Point de vue privilégié

Ceux qui travaillent en informatique ont un point de vue fort privilégié car celle-ci est la branche de la technoscience qui est au service de tout ce qui constitue la technique moderne : des machines à laver aux réacteurs nucléaires ; des assurances aux voitures ; des chaînes de montage aux machines à baiser ; des télévisions aux serres ; de la vérification des balles de tennis au tissage des

²⁷ On pourrait dire que le fait qu'il soit moins fatigué (beaucoup moins fatigué) que son grand-père soit un changement fondamental, mais non : réservons « fondamental » à ce qui change (ou peut changer) l'organisation de toute la société.

²⁸ Que Woody Allen, le Chaplin de la postmodernité, nous fasse rire en partant (et en parlant) de la psychanalyse, ce n'est sans doute pas un hasard.

²⁹ Le livre qui a rendu célèbre Toni Negri outre atlantique.

³⁰ Cette insistance sur la recherche du fondamental, ne devrait pas faire penser au fondamentalisme, quel que soit le sens du mot. Le « fondement » dont il s'agit ici n'a rien de figé ni de transcendant, il repose sur l'évolution de la technique et des idées et, surtout, il est influencé par nos actions.

écharpes ; du contrôle des centrales à la sûreté des villas d'Hollywood...

Là où la moindre logique peut aider à automatiser et à conquérir un marché, il y a une informatisation.

Profondeur.

Il m'a toujours semblé très louche que les gens qui sont le plus « profonds », ceux qui grognent à longueur de journée contre la superficialité due à la domination technique, soient aussi ceux qui, en mettant au centre de leur monde les objets de culte de la culture, donnent le moins d'importance à la vie humaine. Est-ce que notre époque est superficielle parce qu'on préfère regarder dans sa chambre un film porno sur Youporn plutôt qu'un film de Godard dans un cinéma d'essai d'un quartier branché ? ou parce qu'on préfère feuilleter l'Éthique de Spinoza chez soi sur une liseuse plutôt que la compulser dans la bibliothèque universitaire ? ou parce que tout va tellement vite que c'est comme si rien ne bougeait ?

Et si la profondeur n'était que la superficialité de ceux qui s'accrochent aux mots ayant suspendu leur corps dans le vestibule des écoles ?

Monde.

Selon certains, il y a le monde et l'image du monde. L'image du monde étant le monde représenté dans la tête des êtres vivants. Si on limite l'image aux humains, n'est-il pas préférable de dire qu'il n'existe que le monde, le monde n'étant pas le « monde », mais l'image du monde ? Mais, alors, comment appeler ce qui existe indépendamment de notre tête ? Tout simplement nature.

Opinions et monde. « *Ce ne sont pas les choses elles-mêmes qui nous troublent, mais les opinions que nous nous en faisons* ». Cette affirmation d'Épictète très citée et parfois considérée un avant-poste des théories de Nietzsche, n'est-elle pas très banale ? Puisque le verbe « troubler », dans ce contexte, implique des considérations psychologiques, les choses elles-mêmes ne peuvent que transiter par les opinions. Une roche qui tombe de la montagne et vous tue, ne transite pas par les opinions, elle vous tue naturellement. Ce qui complique les choses, c'est que l'échange n'est pas à sens unique. Ne va pas seulement du monde aux images. Avec l'informatique, par exemple, les « opinions » agissent sur les choses elles-mêmes pour les faire interagir. Sans opinions.

Niels Bohr

Le physicien danois, avec constance et courage, a lutté toute sa vie pour montrer que la physique n'a pas la tâche de décrire l'essence des phénomènes, mais simplement de décrire les relations entre les intervenants. Un sacré coup pour la vision pantouflarde de ceux qui avaient troqué la sécurité de Dieu pour celle de la science. Un maudit coup de pouce — qu'on aurait aimé moins efficace — pour ceux qui de l'absence de certitudes se font une certitude.

Assimilation

Contrairement à un lieu commun fort répandu, la force de notre civilisation ne réside pas dans sa capacité d'assimilation, mais dans la facilité avec laquelle les « autres » peuvent l'assimiler. Ce renversement m'a sauté à la figure en lisant une entrevue avec Claude Lévi-Strauss où, à propos de deux Bororos professeurs d'université, il parle des « *paradoxes dans lesquels nous vivons : ces collègues bororos conservaient dans toute leur fraîcheur et toute leur authenticité des chants et une musique que j'avais entendus soixante-dix ans auparavant* ». Les Bororos sont passés d'une civilisation préhistorique à l'enseignement universitaire en quelques décennies. Il serait faux de dire que nous les avons assimilés : ils ont pris les outils que le Brésil moderne leur offrait tout en

gardant leur « fonds ». Il est facile de devenir des savants dans notre culture, même très facile : toutes les échelles sont là et le seul vrai, et donc grand, problème est de type économique. Si l'on n'a pas une base économique, on ne peut pas étudier et on ne devient pas des savants et cela, indépendamment de l'ethnie d'origine. Pour ajouter paradoxe à paradoxe, j'ajouterai qu'il est plus facile de monter les échelles de notre culture quand on est un peu ou beaucoup à l'extérieur que quand on est complètement dedans. Avoir été « à l'extérieur » permet des agencements conceptuels difficilement imaginables pour ceux qui ont toujours été « à l'intérieur », permet d'innover, de créer et donc de devenir... productifs. Que les femmes, les fils d'ouvriers, les Bororos, tous ces « autres » prennent toujours plus de place dans les sommets de la culture n'est ni un hasard, ni une simple exigence de l'économie, ni un mérite, c'est le fait que notre civilisation est toujours davantage fondée sur la base « minimale » qui fait que les humains sont humains. C'est cette base qui permet une digestion facile des aliments culturels même les plus indigestes. Ce qui n'est pas vrai pour les civilisations moins fondées sur le langage : impossible de douter qu'il est plus difficile pour un « Occidental blanc cultivé » de devenir un respectable Bororo que l'inverse.

Totalité.

Ce n'est pas seulement dans le postfordisme que l'on exploite le quotidien, les connaissances, les capacités les moins spécialisées de l'humain. L'homme a toujours été exploité dans sa totalité (même les paysans et les esclaves ont un cerveau), mais la totalité ancienne et la totalité moderne étaient des totalités homogènes, unidimensionnelles, indivises. La totalité de l'homme postmoderne n'est plus une totalité : c'est un ensemble hétérogène.

Le meunier

Article *Sommeil-Rêve-Éveil (cycle)* dans l'encyclopédie *Universalis* : « Le dormeur peut s'éveiller lors de l'apparition des signaux signifiants : le bruit d'une souris réveille immédiatement un chat et l'arrêt du moulin réveille le meunier. » J'ai vécu trente ans à la campagne et au moins vingt en ville et j'ai vu très peu de souris et un seul meunier (une meunière forte comme un taureau que ma mère admirait pour sa force « elle déplace des sacs de farine de 50 kg avec une seule main. Elle est forte comme un homme fort ! » et son acharnement au travail « À dix heures du soir elle remplit la dernière trémie et à quatre heures du matin elle démarre le moulin »). Il est fort probable qu'une bonne partie des lecteurs de l'*Universalis* ont vu encore moins de meuniers que moi et que dans quelques années ceux qui ont vu des meuniers qui s'endorment sur des sacs de son on les comptera sur les doigts d'une main. Pourquoi donc cette image « vieillotte » ? Par paresse de l'auteur et inertie de la langue. Ce qui n'est qu'un moyen pour le passé de s'infiltrer dans le présent à travers des expressions toutes faites et pour créer ainsi un lien entre les générations. Mais quand le meunier n'est plus qu'un mot noyé dans une expression, l'image perd sa fraîcheur et devient un mot abstrait bon pour les rats de bibliothèque. Dans notre société le cinéma seul peut ranimer les mots fanés par manque de ressourcement dans le quotidien et leur donner leur vieil éclat. Ce qui est une claire démonstration que les penseurs noirs de notre époque, effrayés par la technique, et dérouté par l'éphémère ne savent pas voir que la technique peut (je dis bien peut !) créer les mêmes ponts vers le passé que, dans le passé, la poésie bâtissait. Nos penseurs noirs au lieu de s'énervent et de crier comme des putois devant toute nouveauté devraient lutter contre leur propre paresse et nager contre-courant dans la langue pour voir les nouvelles formules qui jaillissent de la vie quotidienne. Ils laissent cette tâche à la publicité ? Mais qu'ils aient alors la pudeur de ne pas se plaindre !

P.S.

Il faut surtout ne pas confondre les penseurs noirs avec les penseurs-éthique ! Un penseur noir peut faire toute une tirade sur la perte d'expérience de l'enfant occidental qui joue avec la souris de l'ordinateur et exalter la beauté du petit d'un village du Togo qui court derrière une souris pour le repas du soir tandis qu'un penseur-éthique peut verser de chaudes larmes et se plaindre, avec son collègue d'un magazine engage, devant une bouteille de champagne, du manque de morale des capitalistes.

Musique

Un musicien écrit un morceau (pour la danse, par exemple) et enduite un être humain, maître de son corps, le danse. C'est la norme et le sera encore longtemps. Le système de Yamaha permettant de transformer les mouvements du corps du danseur Kaiji Moriyama en musique est une prouesse technique qui chambarde tout. Ce n'est plus la musique qui cause les mouvements du corps, mais les mouvements qui « écrivent » la musique. Et alors ? Et alors encore une démonstration que la technique la plus abstraite inventée par l'homme peut remettre le corps au centre. Une amie : « Le résultat des élections est bien plus important que ces morceaux de bravoure techniques ! ». Cette affirmation me fait peur, comme j'ai peur des gens qui pensent que certaines réalisations techniques pourront résoudre les problèmes qui font souffrir les bipèdes depuis que le monde est un monde. Depuis que le langage s'est infiltré dans toutes les fissures de la nature.

Organisation

Les découvertes de la science, quand elles ne sont pas transformées en composants de la technique, sont des simples jeux de l'esprit — souvent très compliqués. Quand elles prennent corps en des objets techniques elles posent les bases et les frontières pour les prochains objets techniques, pour les prochaines conceptualisations de la science, pour les futurs comportements des humains... et ainsi l'organisation et le quadrillage de la nature progresse.

Sans manquer de respect pour Heidegger, est-ce qu'on pourrait dire que l'essence de la technique est l'organisation ? Pourquoi pas : une organisation matérielle et humaine qui implique l'agencement des machines et des humains selon des principes inscrit dans la technique précédente.

Photographie

Agamben cite comme exemple de perte d'expérience le touriste qui, devant un spectacle sublime de la nature, se met à regarder à travers l'objectif de sa caméra. Je crois, au contraire, qu'il s'agit d'un enrichissement de l'expérience. Avant de photographier, il a regardé à l'œil nu et ensuite avec l'objectif il a cherché des angles, éloigné ou approché des détails, changé la profondeur de champs pour mettre en relief un particulier... il a enrichi son regard avec la technique. Il a augmenté son expérience car en s'enfonçant à l'aide d'un œil artificiel dans le présent il a créé les conditions pour revivre une partie de ses expériences chez lui, de les partager avec ses amis (et éventuellement de les ennuyer avec). Il a créé la possibilité de multiplier les expériences, il a enrichi le réel (Ses photos à la différence des cartes postales achetées sur place baignent dans l'expérience comme une œuvre d'art et cela indépendamment de leur valeur artistique). Le touriste qui se repaît de la vision et qui la fixe en mémoire sans le support des photos est fort probablement un intellectuel qui réfléchit sans voir (comme Agamben ?), un rêveur hors du monde ou, plus bêtement, quelqu'un qui ne sait pas se servir d'un œil artificiel.

Il écrit aussi que la perte d'importance des proverbes est un indice de l'appauvrissement de l'expérience. Et si les clichés photographiques avaient pris leur place ?

Hommes de touches.

Pour en finir avec les hommes de lettres qui méprisent les ordinateurs et leurs logiciels de mise en page, voilà un coup mortel porté par Walter Benjamin, un homme qu'il serait malséant de soupçonner d'ordinatophilie — ne fût-ce que parce qu'il est mort quand les ordinateurs n'étaient pas encore nés, à une époque où l'on n'avait pas besoin des bases de données informatisées pour cataloguer les gens et remplir les trains pour l'enfer. Dans *Sens unique* il écrit : « *La machine à écrire ne rendra étrangère au porte-plume la main de l'homme de lettres que le jour où la précision des mises en forme typographiques interviendra directement dans la conception de ses livres. Il est probable qu'on aura alors besoin de nouveaux systèmes, avec une organisation plus souple de l'écriture. Ces systèmes mettront l'innervation des doigts qui ordonnent à la place de l'écriture courante.* » Les nouveaux systèmes sont arrivés, qui ont rendu l'organisation de l'écriture plus souple et transformé l'homme de lettres en homme de touches.

Ordre et pollinisation.

Pour comprendre ce qui se passe dans le domaine de l'ingénierie des logiciels, certains emploient les méthodes des sciences humaines qui, à leur tour, ne se gênent pas pour employer celles de l'ingénierie. Ils appellent ça de la pollinisation croisée. C'est une manière de voir. Il y a une autre façon de voir : celle de considérer que les sciences humaines et les différents génies ont leurs racines dans un terrain commun qui est un mélange assez varié (il faut l'admettre) de pragmatisme, de mathématiques et de rigidité intellectuelle. Il n'y a pas de pollen qui folâtre d'une fleur à l'autre (souvent il n'y a même pas de fleurs), mais des racines qui absorbent ce que le terrain peut bien leur donner. Mais ce terrain-là est en train de s'appauvrir et il est peut-être temps de le laisser en jachère.

Pollinisation et désordre. Il est tellement plus facile de mettre de l'ordre dans une tête désordonnée que du désordre dans une tête ordonnée, que toute la société — parents, école, religion, amis... — n'a à cœur que la première tâche. Les humains sont attirés par l'ordre comme les célèbres mouches par la m..., et n'ont aucun besoin d'aide pour « s'ordonner ». Si on avait encore le droit de parler d'essence on pourrait dire que l'essence de l'homme, c'est le mouvement vers l'ordre. Vu la quantité d'énergie qu'on emploie stupidement pour faire ce qui se fait tout seul, ce n'est pas surprenant que notre société ressemble toujours plus à une hosannière de l'inutilité. Et alors, que faire si on a une tête désordonnée ? Espérer que le vent viendra voler quelques grains de pollen de folie pour le déposer dans les têtes qu'on aime.

Un ordre d'un autre ordre. Quand je suis optimiste, je pense que même si ce que B. Russel disait à propos de la créativité était vrai (après vingt-cinq ans on n'a plus d'idées originales : on ne fait que les systématiser), la « maturité » a quand même le privilège de mettre de l'ordre dans les idées, de les clarifier, de les rendre plus facilement abordables. Elle est pédagogique. Ce que j'oublie c'est qu'on peut faire cela même avant vingt-cinq ans. Sans doute, même mieux. Max Born écrivit une des plus belles présentations de la théorie de la relativité à vingt ans et Melanchthon ses *Loci communes* (la première présentation systématique des idées de Luther) à vingt-quatre ans.

H et O.

Pour l'homme l'eau existait bien avant l'hydrogène,
bien avant l'oxygène.

L'air aussi existait avant H

et avant O.

Et, avant l'air,

le vent seul existait.

Et pourtant l'eau n'existe pas sans H et O, ni le vent sans l'air ;

et l'air, sans H et O, ne se respire pas,
n'existe pas.
H et O n'existerent pas
jusqu'à la science moderne
Pour l'homme.
Aujourd'hui encore, des centaines de millions de gens ignorent que,
sans H
et sans O
l'eau n'existe pas.
Demain, des centaines de millions de gens risquent de manquer d'eau.
Ils ne manqueront pas d'H et d'O.
À quoi bon donc connaître la constitution chimique de l'eau ?
Et de l'air.
Pour bâtir des machines dépourvues de sens.
Pure matérialité,
abstraites.
Des machines-anges.
Des machines qui nous protègent et qui nous rassurent.
Intermédiaires avec Dieu.
Des machines qui,
parfois,
souvent ?
alimentent les feux de l'enfer terrestre.

Détail, mon cher détail, ma déchirure, ne t'en vas pas !

Abstraire, lier, déduire, induire, subsumer sont les opérations qui, dans la science, conduisent à la compréhension. Elles sont le pain quotidien de notre cerveau. Mais, toutes ces opérations sont en guerre avec le détail que souvent, trop souvent, elles massacrent. Le travail du cerveau, c'est de trouver dans le détail quelque chose qui puisse le contenir, l'expliquer le maîtriser et donc, le tuer en tant que détail. Dans le cerveau ? Disons dans une de ses parties — si nous acceptons l'hypothèse que c'est lui le responsable du langage. Une autre partie, par contre, s'ancre au détail et le vit. Comme la jalousie, par exemple. Que son homme ait fait l'amour avec une autre femme (pensée « abstraite ») fait mal seulement si des détails (vus, imaginés ou pensés) se combinent avec le comburant de la jalousie pour brûler le pont de l'amour.

L'informatique est foncièrement conservatrice.

Pour le constater, il suffit de l'observer là où depuis plus longtemps elle est reine. : l'armée, les banques, l'administration publique, le contrôle des procédés. Dans tous ces domaines l'informatique a « durci » les processus existants à cause des méthodes de l'informaticien : avant d'écrire la règle sous forme de programme, pour comprendre le processus et pouvoir le transcrire, il doit le bloquer dans une situation statique, stable, idéale. L'utilisateur qui lui donne les règles, lui aussi crée des photogrammes de la réalité pour se faire comprendre. Les deux, utilisateur et informaticien, sont pris dans le vortex de la nécessité de rendre statique le monde pour comprendre sa dynamique.

Mais, nombreux sont ceux qui disent que l'intelligence artificielle est tout autre chose et qu'étant fondée sur d'énormes quantités de données, elle n'a pas besoin de règles rigidifiées par un travail d'informatisation ! Nombreux sont ceux qui se trompent : les "données" sont par définition "anciennes" (peu importe qu'elles datent de plusieurs années ou de quelques minutes) et

constituent donc un point de départ qui ne peut qu'enclencher une chaîne de conservation. A moins que... à moins que le hasard n'intervienne. Comme pour l'intelligence animale ? Comme pour l'intelligence animale.

Informatique platonique.

La première fois où je dis à Louis que l'informatique était déjà dans Platon, c'était il y a une trentaine d'années. Je l'ai ensuite répété des dizaines de fois à mes collègues ; de nombreuses fois je l'ai dit à mes amis philosophes qui réagissaient avec trop de condescendance pour quelqu'un d'ombrageux comme moi. Et pourtant ils disaient d'avoir lu la *Lettre sur l'humanisme*. Écoutez ce passage : « *Il faut nous libérer de l'interprétation technique de la pensée dont les origines remontent jusqu'à Platon et Aristote. À cette époque, la pensée elle-même a valeur de techné, elle est processus de la réflexion au service du faire et de l'agir. (...) Cette manière d'interpréter la pensée comme théorie, et la détermination du connaître comme attitude "théorétique", se produit déjà à l'intérieur d'une interprétation "technique" de la pensée* ».

Et alors ?

Pourquoi retourner sur cette « histoire » que j'avais renoncé à raconter depuis que G. m'avait dit qu'il fallait laisser les forgerons forger ? Sans doute à cause d'une discussion assez animée, pour ne pas dire polémique, sur Heidegger et sur « tous ces philosophes qui disent n'importe quoi » avec un collègue pas mal grognon.

Je lui dis qu'un informaticien qui ne comprend pas le fond de la pensée de Heidegger ne peut pas comprendre l'informatique (ce qui n'est pas tellement grave) et ne peut comprendre la philosophie non plus (ce qui est très grave, quand on est autorisé à enseigner une matière technique).

Il n'a pas aimé. Il m'a dit qu'il n'y avait pas un seul homme de science qui pensait comme moi (ce qui était loin d'être un compliment). Il a ajouté que j'étais un fétichiste du langage (qu'a-t-il voulu dire ? mon collègue semble moins clair que Heidegger, est-ce possible ?).

Mais pourquoi le lien entre les débuts de la philosophie et l'informatique, qui saute aux yeux de n'importe qui a eu la plus petite occasion de participer à l'automatisation d'un processus et a lu au moins quelques lignes de Platon, est si « difficile » à voir ? À cause d'une cécité congénitale ?

Réponse trop simple et trop polémique.

Je vais essayer de donner quelques explications qui me semblent dignes d'être retenues pour une discussion libérée des griffes de la polémique.

1. Les deux mille quatre cents ans qui nous séparent des débuts de cette « attitude théorétique » ne sont une distance énorme que si on observe avec les lunettes de l'histoire, de l'histoire décrite par les historiens. Mais la pensée est infiniment plus vieille que cette histoire — j'emploie le terme ambigu « infiniment » pour ne pas tomber dans des discussions oiseuses sur l'origine de l'homme ou des animaux non humains ou de la terre. Cette ignorance des temps qui précèdent l'histoire jette une épaisse brume entre nous et les origines de la pensée et crée ainsi un pseudo-éloignement.
2. L'informatique est souvent vue comme un ensemble de gadgets qui satisfont les exigences économiques de Microsoft ou Google, l'infantilisme des adultes dont la vanité est excitée par des machines qui leur obéissent aveuglément et le penchant naturel des enfants pour l'animisme que les images animées par ordinateur alimentent.
3. L'amour pour la nouveauté qui nous fait percevoir comme un énorme saut le changement le plus superficiel. Nous aimons les sauts parce qu'ils sont les événements qui semblent nous donner une place privilégiée dans l'histoire. Ce qui nous permet de dire : « J'étais là quand... »
4. La peur de l'ennui qui nous fait crier « nouveau ! » aux moindres annonces d'une possible infime variation. Ce « nouveau » qui nous fait sentir en vie quand on ne sait pas sentir la vie.
5. La croyance que la science a ouvert de nouveaux territoires en ne laissant à la philosophie que les mots creux où résonnent et raisonnent, hélas ! d'autres mots creux.

6. Le fait que les milliers d'interprétations de la pensée de Platon ne permettent aucune réalisation technique, tandis que la physique a permis de construire des transistors qui ont permis de bâtir des ordinateurs qui... On semble ignorer que la physique des particules est plus proche de la philosophie de Platon que les idées de ma grand-mère ne le soient des idées de la science sur les maladies infantiles, la télévision, la météorologie... À noter que ma grand-mère, il y a vingt ans, était encore en vie. Vingt ans, c'est long.

Ces points, même s'ils ont des composantes psychologiques — surtout parce qu'ils ont des composantes psychologiques — participent à la création de cette brume objective qui cache l'objet que l'on étudie.

Bien sûr, il n'y a pas que cette brume « objective », il y a aussi la myopie que la paresse, quotidiennement arrosée par le pouvoir, rend toujours plus florissante.